

(P)

Desbor
222
v.1
SMR3

PQ
2446
.F47
1853
v.1

FERNAND DUPLESSIS.

Ouvrages de G. de La Landelle.

—

Le Morne aux Serpents. . . . . 2 vol.
Les Iles de Glace. . . . . 4 vol.
Une Haine à Bord . . . . 2 vol.

Sous presse

Le dernier des Flibustiers.
Les Princes d'Ébène.

Ouvrages de Xavier de Montépin.

—

Le Vicomte Raphaël. . . . . 3 vol.
Mignonne . . . . 3 vol.
Brelan de Dames . . . . 4 vol.
Le Loup noir . . . . 2 vol.
Confessions d'un Bohême . . . . 5 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet . . . . . 10 vol.
Les Viveurs d'autrefois . . . . 4 vol.
Pivoine . . . . 2 vol.
Les Amours d'un Fou . . . . 4 vol.

Sous presse.

Les Oiseaux de Nuit.
Vicomte et Marquise.

Ouvrages d'Alexandre Dumas fils.

—

Tristan le Roux. . . . . 3 vol.
La Dame aux camélias. . . . . 1 vol.
Aventures de quatre femmes . . . . . . 6 vol.
Le docteur Servans . . . . 2 vol.
Le Roman d'une femme . . . . 4 vol.
Césarine . . . . 1 vol.

Sous presse.

Monsieur Théodore.
Henri de Navarre.
Les Amours véritables.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

FERNAND DUPLESSIS

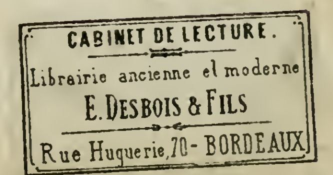
PAR

EUGÈNE SUE.

1

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE.

1853



PRÉFACE.

L'auteur de ces Mémoires n'existe plus.

Je l'ai longtemps et intimement connu ; peu d'hommes ont été mieux doués par la nature ; j'ai rarement rencontré de cœurs meilleurs que le sien, de caractère plus bienveillant, plus ouvert et plus facile ; d'organisation plus délicatement sensible et plus accessible

aux pensées généreuses ; d'une bravoure éprouvée, d'une imagination vive, souvent poétique, d'un esprit fin et essentiellement observateur; il joignait à ces avantages un patrimoine considérable, une figure remarquablement belle.... et je ne sais quoi qui charme et attire les caractères les plus divers, et ceux mêmes que l'on croirait devoir être essentiellement réfractaires à la séduction.

Avec tant de chances de bonheur, non seulement celui dont je parle a été pendant une grande partie de sa vie extrêmement malheureux ; mais il a causé des maux si affreux que quiconque n'aurait pas la clé de ce caractère singulier, ne ressentirait pour lui qu'aversion ou dédain, tandis qu'il nous semble mériter sinon l'intérêt du moins la compassion, car jusqu'au jour où je lui ai fermé les yeux... cet homme a conservé de précieuses qualités de cœur.

La lecture de ces Mémoires expliquera, je le crois, cet apparent contraste. Sauf des changements de noms et quelques déguisements de lieux imposés par des convenances de plusieurs sortes, ces pages ont été écrites par leur auteur ; doué d'une mémoire prodigieuse et pour ainsi dire rétrospective (lorsqu'un fait nouveau avait sa racine ou son explication dans un fait antérieur), possesseur de nombreuses notes recueillies pendant sa vie, dès les premières années de son adolescence, l'auteur a pu faire revivre une foule de personnages.

Rien dans ces pages n'annonce l'écrivain ; ce n'est pas une œuvre d'art ; c'est, si cela se peut dire, une *réalité* souvent brutale ; mais dans la pensée de l'auteur (et je la partage) cette réalité doit avoir son ENSEIGNEMENT MORAL.

Telle a été, du moins, la dernière espé-

rance de cet homme, que j'ai vu mourir malheureux et repentant de sa vie passée, mais stoïque devant la mort :

— *Ce récit est une* EXPIATION *que je me suis imposée,* — m'a-t-il dit, — *puise-t-il être aussi* UN ENSEIGNEMENT !

J'avais toute latitude pour opérer les retranchements ou les changements nécessaires; d'abord, je l'ai dit, par égard pour certaines convenances, car plusieurs personnages de ces mémoires vivent encore aujourd'hui; puis, afin de rendre la lecture de ces pages plus facile, en les dégageant de toute superfluité.

J'ai usé de mon mieux de ce droit ; la plupart des évènements m'étaient connus dans leurs moindres circonstances, j'ai quelquefois remplacé les retranchements dont je parle par

la narration rapide de faits trop longuement développés dans le manuscrit.

J'avais eu d'abord la pensée de retrancher de ces récits ce qui concerne l'adolescence de l'auteur, et d'arriver tout d'abord à son mariage, mais j'ai cru (et le lecteur partagera peut-être cet avis) que souvent le caractère, l'avenir de l'homme, se révèlent dès les premiers actes de son adolescence ou de sa jeunesse.

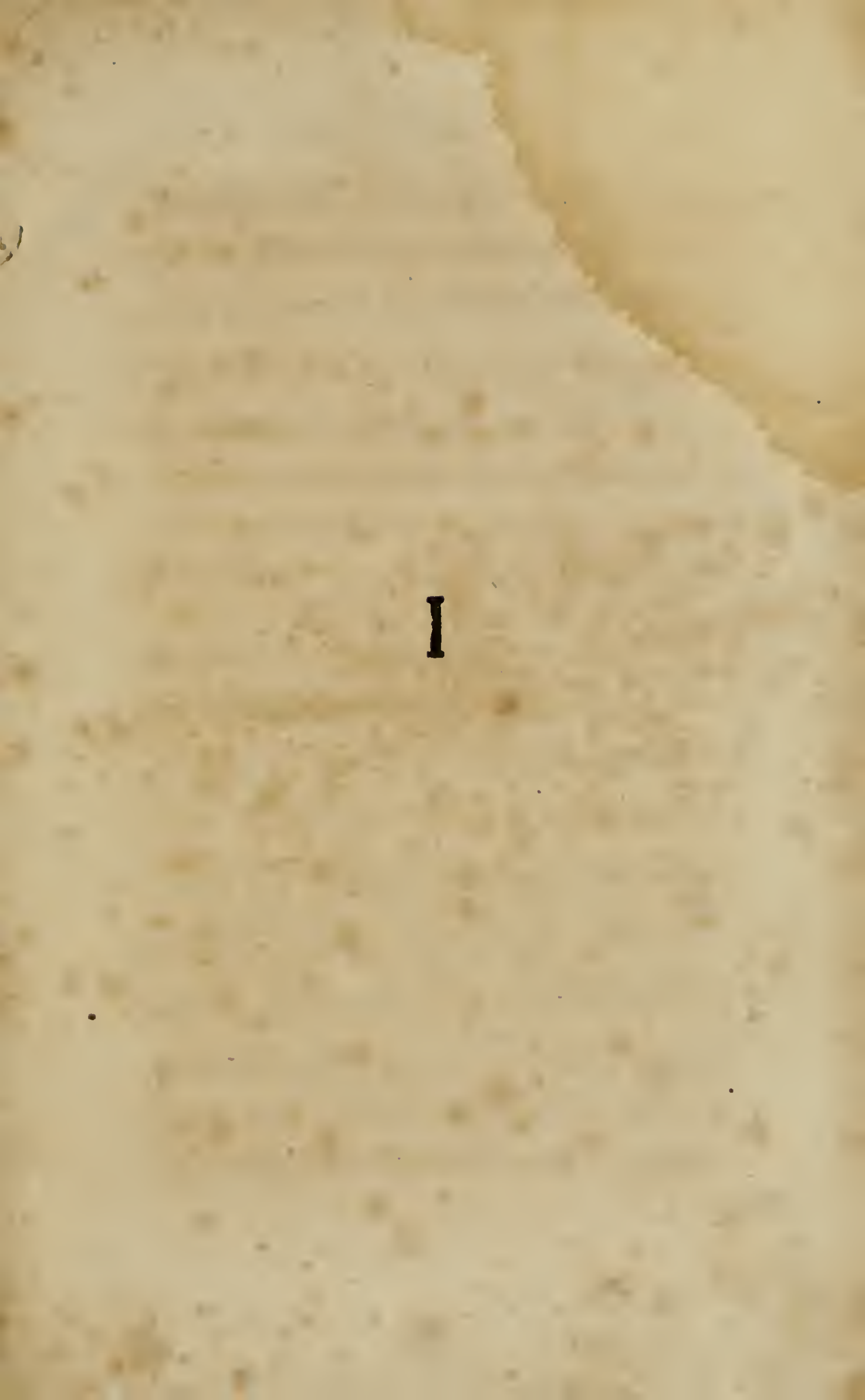
Enfin, la vie de l'auteur se trouvant intimement liée à celle de plusieurs de ses camarades de collége, ayant déjà, au commencement de ces Mémoires, leur physionomie particulière et vivement accentuée, j'ai cru ne devoir pas retrancher cette espèce de *prologue*.

Surtout, que le lecteur ne s'effarouche pas

de quelques vérités un peu hardies, l'ensemble de l'œuvre montrera, je le répète, qu'elle est d'une haute moralité.

EUGÈNE SUE.

Aux Bordes, 1er septembre 1849.



I

Je suis né au commencement de ce siècle ; mon père était fermier-général avant la révolution ; je l'ai perdu lui et ma mère, étant encore au berceau ; j'ai été élevé par ma grand'mère, du côté maternel, madame de Francheville.

Pauvre grand'mère, je vois encore sa figure fine, souriant à ses beaux yeux noirs, dont l'âge n'amortissait pas l'éclat; jusqu'à son dernier moment, elle a porté ses cheveux blancs crépés et poudrés, à l'ancienne mode, sous son bonnet de dentelle; à soixante-seize ans elle était encore alerte, lisait sans lunettes, et soupait *à fond*, comme on disait à cette époque; lorsqu'elle riait, et cela lui arrivait souvent, elle laissait voir des dents qui eussent fait l'envie de beaucoup de jeunes femmes.

Rien de plus aimable, de plus gai que le caractère de ma grand'mère. Peu d'existences ont été plus heureuses que la sienne. Elle avait traversé, comme par miracle et en riant toujours, les époques les plus terribles

de la première révolution, sans jamais quitter Paris, qu'elle adorait, ni son quartier, ni sa belle maison du Marais, où elle était née, maison bâtie par son père, l'un des riches prévôts des marchands de son temps.

De même que la santé vivace de ma grand'mère n'avait été en rien altérée par les années, les immenses évènements révolutionnaires, accomplis sous ses yeux, n'avaient en rien changé son caractère ou modifié ses habitudes ; selon elle, cette révolution avait vengé la haute bourgeoisie de l'insupportable impertinence des gens de cour... Rien de plus, rien de moins.

Et pourtant, chose étrange, ou plutôt chose ordinaire en pareille matière, ma

grand'mère, sans avoir l'ombre de fierté *pratique*, était aussi glorieuse de compter parmi ses ancêtres des échevins, des prévôts des marchands, des notables, etc., etc, que la noblesse est glorieuse de compter parmi ses aïeux des maréchaux, des cardinaux, etc., etc.

En un mot, madame de Francheville voyait naturellement, sincèrement, entre la haute bourgeoisie, dont elle faisait partie, et le petit commerce ou le bas peuple, la même distance que les très-grands seigneurs voyaient entre eux et les gentillâtres ou les bourgeois.

Jusqu'à la fin de sa vie, ma grand'mère est donc restée ce qu'elle était à son entrée

dans le monde, en 1760, une femme de la haute et riche bourgeoisie de cette époque. Ainsi que toutes les femmes de sa classe et de son temps, elle s'était formé l'esprit à l'école de Voltaire, de Diderot, de d'Alembert, mais son auteur privilégié était Voltaire : ce sceptique railleur si essentiellement bourgeois ; l'audacieuse ironie, la philosophie brillante, légère et facile de l'auteur de *Candide*, ravissaient madame de Francheville, et la tenaient en paix et en joie. Jean-Jacques Rousseau lui inspirait, au contraire, une sorte de gêne et de crainte, il était surtout, disait-elle, *triste à lire*, souvent même elle ne le comprenait pas.

Malgré ce manque d'intelligence à l'endroit de ce qu'il y avait de tendre et de pro-

fondément humain chez Rousseau, ma grand'mère avait un excellent cœur; mais elle donnait avec plus de libéralité que de sagacité; la vue d'un pauvre en haillons lui était moralement et physiquement intolérable; elle secourait généreusement l'infortune qu'on lui signalait, à la condition de ne jamais avoir le navrant spectacle de la misère sous les yeux, et d'échapper à ce qu'elle appelait les *scènes de reconnaissance* — qui, disait-elle, — lui donnaient envie de pleurer et embarrassaient sa modestie.

Ma grand'mère donnait aussi non moins par commisération que par une sorte de point d'honneur philosophique assez singulier; elle ne mettait jamais le pied dans une église, et elle tenait à se montrer aussi

aumônière au nom de l'*humanité*, que beaucoup le sont au nom de la *rèligion*.

Cette sorte d'antagonisme se personnifiait surtout entre ma grand'mère et une de ses voisines du Marais, madame la marquise de Sireval, femme très-pieuse, très-austère, dont les nombreuses aumônes étaient réservées à des personnes d'une dévotion peut-être encore plus évidente que sincère. Madame de Francheville, s'attachant au contraire à secourir de préférence ceux que madame de Sireval excluait comme impies, s'était surnommée *la providence des damnés* ; elle montrait surtout un faible particulier pour les *filles-mères*, toujours impitoyablement repoussées de l'hôtel de Sireval, exclusion dont ma grand'mère haussait les épau-

les, « sous prétexte qu'à quinze ou seize ans « rien n'est plus naturel que d'avoir un « amoureux, surtout quand une pauvre « fille n'a pas d'autre plaisir. »

Il faut l'avouer, l'aspect de ces infortunes, qui souvent s'offraient à elle sous les traits d'une jeune et jolie grisette, ne répugnait en rien à madame de Francheville; elle faisait les frais de la layette, des couches, acceptait l'enfant pour *fillot* (ne manquant à aucun des devoirs de cette tutelle), tâchait d'amener le séducteur à réparer sa faute, et, dans le cas contraire, en fidèle disciple de la philosophie d'Epicure, de Voltaire et de Ninon, ma grand'mère disait à la pauvre victime :

— Au moins, une autre fois, ma petite, fais un choix moins compromettant.

La morale de ma grand'mère, d'ailleurs conséquente à de pareilles recommandations, se réduisait à quelques préceptes religieusement pratiqués par elle; je les ai conservés écrits de sa main dans l'un de ses jours de philosophie.

Ces préceptes, avec lesquels j'ai été pour ainsi dire bercé, ont eu sur ma vie entière une telle influence, que je crois devoir les reproduire.

Les voici :

« S'amuser autant et aussi longtemps que possible, sans causer de peine à autrui.

« Aimer nos amis, tant qu'ils nous aiment;

« S'ils sont ingrats, loin de ressentir de la douleur ou de la haine contre eux, les oublier, et surtout en aimer d'autres fort promptement.

(*N. B.* Ceci peut s'appliquer aussi pour les hommes : à leurs maîtresses, pour les femmes : à leurs amants.)

« Ne jamais exiger ou attendre un sacrifice grave de la part de qui que ce soit, à seule fin de ne point éprouver de déception, et surtout de ne point être obligé de se sacrifier pareillement.

« En d'autres termes : Ne jamais demander dans les relations de la vie que ce que l'on se sent loyalement et rigoureusement capable de rendre.

« Ne jamais faire de projets longtemps arrêtés à l'avance, afin de ne se point croire obligé de les exécuter, ce qui est presque toujours horriblement fastidieux.

« Prendre au hasard la vie comme elle vient, et comme elle va, au gré des événements et de notre propre inconstance.

« Ne point se figurer surtout que l'on a ou que l'on doit avoir tel ou tel *caractère*, telle ou telle *opinion*, car alors, pour paraître conséquent avec soi-même, on s'impose une foule de gênes, de réserves, d'entraves ou d'obligations insupportables à la longue. Sans compter que l'on s'expose à se trouver en perpétuelle contradiction avec ceux-ci ou avec ceux-là, plutôt que de se résigner à se

contredire soi-même, ce qui est pourtant beaucoup plus commode, et surtout de bien meilleure compagnie.

« Être autant que possible du caractère et de la manière de voir de ses amis, c'est l'unique moyen de plaire à un chacun et de l'aimer, car lorsqu'on est d'un heureux naturel, l'on aime toujours ceux à qui l'on plaît.

« Ne jamais dire une chose désobligeante à personne, même à ceux qui vous en prient, sous le spécieux prétexte de franchise; avouer à quelqu'un qu'il est sot, méchant ou ridicule ne le débarrassera point du tout de ces inconvénients-là? Et il y a cent à parier contre un que votre franchise, quoique

sollicitée, sera parfaitement désagréable au solliciteur, et qu'il vous en aimera moins.

« Les impertinents privilèges de la noblesse ont été abolis ; c'était justice ; mais il est évident qu'il y aura toujours d'un côté des gens riches, bien nés, bien élevés, pour qui la vie doit être une fête perpétuelle, et de l'autre de pauvres diables, grossiers, brutaux, sans sou ni maille, dévolus au travail et à la misère, et qui n'ont, hélas ! que des joies aussi piètres que leur existence.

« N'est-il pas non moins évident que les premiers, par la force même des choses, sont et seront, de tout temps, supérieurs aux seconds ?

« De cette vérité, il faut se bien pénétrer,

afin de ne point oublier que plus les gens dépendent de nous ou nous sont inférieurs, plus nous devons nous ingénier à leur plaire, à leur être délicatement agréable, afin de nous en faire adorer. Pauvres gens! ils sont si contents de ces touchants procédés, par cela même qu'ils viennent de quelqu'un dont ils sont les inférieurs.

« De même lorsque vous avez des amis puissants, gardez-vous de *leur jamais rien demander;* ils seraient trop chagrins de croire votre affection intéressée... Cette discrétion est le luxe de l'amitié.

« IL FAUT ÊTRE INDULGENT POUR LES AUTRES, AFIN D'AVOIR LE DROIT DE L'ÊTRE EXTRÊMEMENT POUR SOI-MÊME.

« On doit toujours pardonner le mal qu'on vous fait, et se dire : Qui sait si je n'aurais pas agi de même dans une condition pareille ?

« Nous ignorons *d'où nous venons, où nous allons* et POURQUOI *nous sommes.*

« Il n'y a pas de morale certaine ; pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire les moralistes et à voir les beaux résultats qu'ils ont obtenus depuis que le monde est monde.

« Prenons tout bonnement, pour règle de conduite, ce qui, dans le milieu où nous vivons : — *se fait ou ne se fait point.*

« Avant toute chose, soyons aimables et

agréables, ayons, s'il se peut, conscience de n'avoir jamais fait volontairement le mal. Nous mourrons plus gais...

« N'ambitionnons jamais les grandes vertus ; d'abord, cette prétention est fort immodeste, et puis, il en est des grandes vertus comme des grandes charges de la cour... on se ruine en frais de représentation.

« Tenons-nous donc en joie et en bonne santé, car presque toujours les *bien* portans sont les *bien*veillans, et les *mal* portans sont les *mal*veillans.

« Usons de tout, n'abusons de rien, afin de pouvoir jouir le plus longtemps possible.

Ne manquons jamais une occasion de plaisir et n'ayons qu'un but :

« ÊTRE HEUREUX, CAR LES HEUREUX FONT LES HEUREUX. »

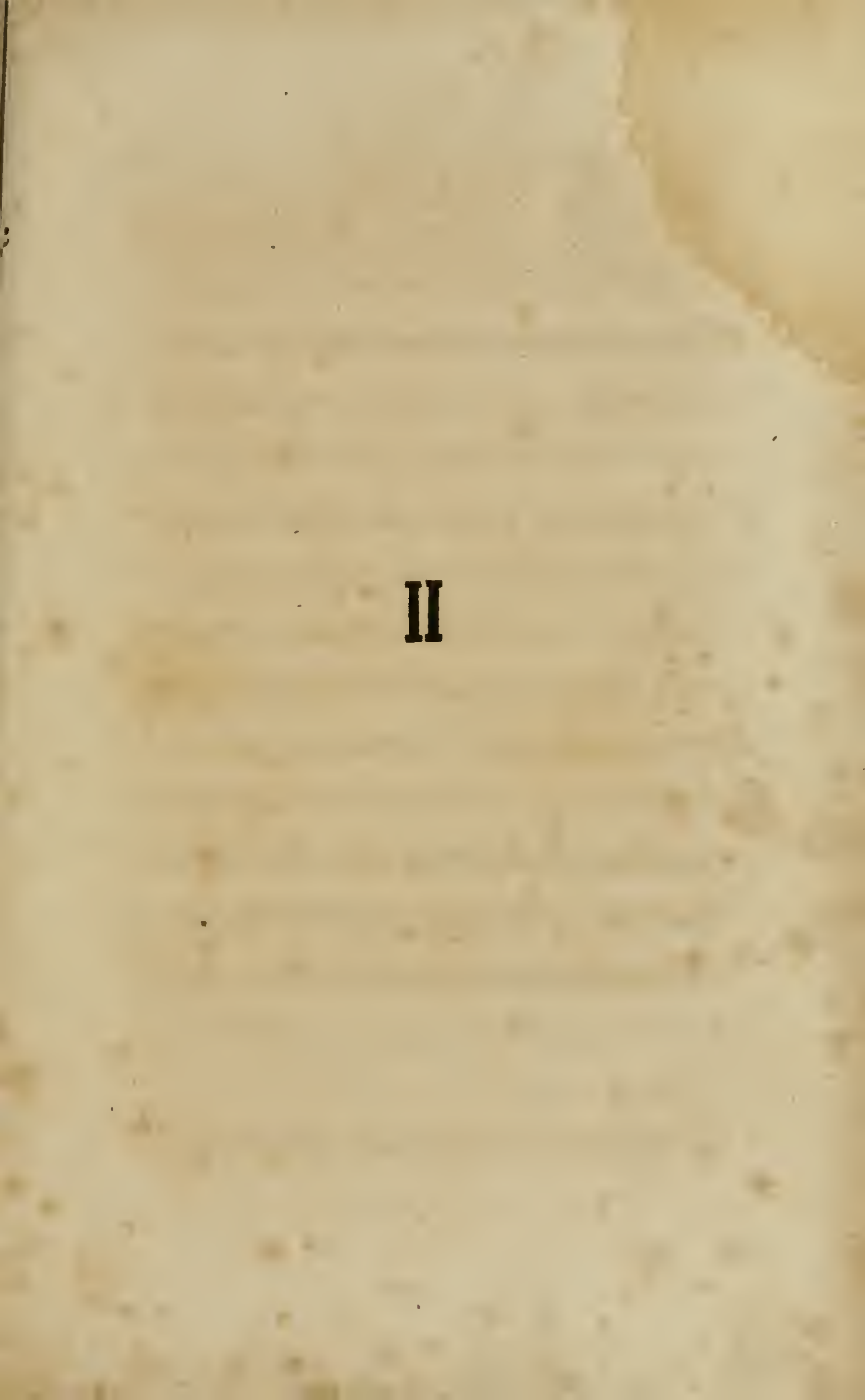
Si j'ai tenu à reproduire ces préceptes dans leur candide égoïsme, dans leur naïf effroi de tout rigoureux devoir, dans leur expression de bonté aimable et sans gêne, allant jusqu'au sacrifice... *exclusivement,* c'est que, depuis mon enfance jusqu'à ma première jeunesse (époque à laquelle j'ai perdu ma grand'mère), j'ai été élevé dans la pratique de cette théorie dite — *des gens agréables.*

Il y a pour l'homme deux éducations :

L'éducation de l'âme, qu'il reçoit au foyer domestique par l'exemple et par l'habitude ;

L'éducation de l'intelligence, qu'il reçoit au collège.

De ces deux éducations, la première est assurément celle qui jette et laisse les plus profondes racines dans le cœur de l'homme ; elle le fait bon ou méchant, faible ou fort devant ses passions.



II

II

. . . .

Je fus envoyé au collège de *Sainte-Barbe* par ma grand'mère, quoiqu'il lui en coutât beaucoup de se séparer de moi, car elle me *gâtait* dans toute l'acception du mot.

J'eus là deux amis dont l'existence s'est

trouvée plus étroitement liée à la mienne. Je parlerai d'eux avec quelques détails.

L'un de ces amis, à peu près de mon âge, se nommait Hyacinthe Durand ; chétif et souffreteux, sa débilité le rendait craintif. Lors de mon entrée à Sainte-Barbe, il servait de jouet, presque de martyr à nos camarades. Il pleurait toujours quand on le battait, ne se défendait jamais, et se nommait *Hyacinthe* (nom singulier pour un homme); aussi l'appelait-on ordinairement MADEMOISELLE. Sa petite figure blonde, sinon agréable, du moins remplie de douceur et de mélancolie ; la délicatesse exquise de ses sentiments, sa profonde sensibilité, étaient en effet toutes féminines.

Ainsi que moi, il était orphelin, mais il

n'avait pas ainsi que moi, la plus débonnaire, la plus aimante des *mères grand'*. Voyait-il un de nos camarades courir joyeux, empressé à cet appel :

— *Un tel, votre père est là... un tel, votre mère vous attend,* Hyacinthe soupirait d'un air navré : jamais personne ne venait le voir. Un jour, après une des visites au moins hebdomadaires de ma grand'mère, je la reconduisais traversant les cours, au moment de nous séparer, elle m'embrassa plusieurs fois, et je lui rendis ces caresses avec effusion. Hyacinthe se trouvait à quelques pas de nous : il se retourna brusquement en cachant entre ses mains sa figure baignée de larmes, tant il ressentait cruellement la privation de ces tendresses maternelles. Son

tuteur, employé du ministère de l'intérieur, était un homme avare, dur, atrabilaire ; il inspirait un tel éloignement à Hyacinthe, qu'il aimait mieux passer au collège ses dimanches et ses vacances, que de *sortir* (comme disent les écoliers) chez ce tuteur intraitable. Celui-ci ne prenait d'ailleurs aucun soin de son pupille ; il le laissait dans un complet abandon. Non-seulement Hyacinthe ne jouissait d'aucune de ces petites douceurs accessibles même aux enfants de familles peu aisées, mais il manquait souvent des choses les plus indispensables ; et, grâce à la sordide avarice de son tuteur, jamais Hyacinthe ne portait d'autres vêtements que les vieux habits de cet homme. Dieu sait la tournure grotesque du pauvre garçon, affublé de la sorte : quels quolibets,

quelles persécutions lui valait ce ridicule accoutrement, toujours en lambeaux, car, presqu'à chaque récréation, Hyacinthe passait de main en main comme un jouet. Voulait-il travailler, ses livres, ses cahiers servaient de projectiles. Soit défiance de soi-même, soit dégoût, soit découragement causé par ces continuels mauvais traitements, Hyacinthe n'avait aucun succès dans les classes; il passait, aux yeux des professeurs, pour un paresseux, pour un stupide.

J'eus cependant plus tard la preuve qu'Hyacinthe, une fois en confiance, et certain d'être écouté avec sympathie, montrait de rares qualités d'esprit et une élévation de pensées remarquables pour son âge.

Ce pauvre garçon, sans famille, sans amis, toujours bafoué, toujours battu, toujours pleurant, et d'une telle mansuétude, qu'au lieu d'aller se plaindre des tourments dont il était victime, il les cachait plutôt; ce pauvre garçon me fit pitié. J'avais alors quinze ans et demi, j'étais grand et fort pour mon âge. Je pris la défense d'Hyacinthe; désormais sa tranquillité fut assurée. Très surpris d'une protection si imprévue, n'en comprenant pas même les motifs, mon nouvel ami les chercha d'abord dans une supposition qui me nâvra; souvent, au collège, un plus fort couvrait de sa protection un plus faible que lui, à la condition pour le protégé d'exécuter passivement les ordres ainsi formulés :

— *Esclave*... va me chercher mes ivres... *esclave,* taille ma plume, etc.

Hyacinthe me dit donc de sa craintive et douce voix :

— Fernand, depuis deux jours, grâce à toi, l'on ne me tourmente plus ; tu m'as sans doute défendu contre nos camarades, afin que je sois *ton esclave?* Je le veux bien ; j'aime mieux cela que de servir de jouet à tout le monde. Ne sois pas trop dur envers moi ; ne me demande que le possible... je tâcherai de te contenter.

— Hyacinthe, — lui dis-je, — je t'ai défendu, parce que je me suis impatienté de voir tout le monde s'acharner sur toi, qui

n'as pas de défense. En retour de ma protection, je te demande seulement ton amitié.

— Mon amitié... me répondit-il stupéfait, mon amitié! à moi! et pourquoi ?

— Mais... pour avoir un ami... sans doute?...

— Toi! Fernand! toi à qui chacun fait fête? toi si heureux, si riche, dit-on? toi que tout le monde aime? Quel besoin peux-tu avoir d'un ami comme moi?

— Enfin... cela te convient-il?

— Je ne sais... me dit-il avec hésitation,

trouvant toujours la chose invraisemblable... Cela me semble... si extraordinaire.

— Eh bien ! mon pauvre Hyacinthe, prends le temps de t'habituer à cette idée-là; moi, en t'attendant, j'agirai toujours en ami.

Je tins parole, Hyacinthe fut enfin convaincu de mon amitié pour lui ; il chercha dès lors toutes sortes de moyens ingénieux et tendres de me prouver son attachement et sa reconnaissance. Parmi plusieurs, je me rappelle ce fait, il est significatif :

Hyacinthe Durand passait, je l'ai dit, pour un exécrable élève. On lui reprochait, entre autres griefs, son horrible écriture, reproche qui, je l'avoue malgré ma partialité d'ami,

me semblait fondé. Je me sentais assez de goût pour le dessin. Ma grand'mère me donnait tout à profusion; je me servais même, pour mes études, d'un superbe papier vélin que je *gâchais*, ainsi qu'on dit, en employant une feuille lorsque le quart m'eût suffi. Un jour je trouvai dans mon pupître un carré de ce papier épais comme du carton, sur lequel, au milieu d'une gracieuse bordure à l'encre rouge et noire, était écrit, d'une écriture merveilleusement régulière, l'espèce d'apologue que voici et que j'ai toujours conservé :

Le Roitelet et le Faucon.

« Un pauvre roitelet, sans père ni mère,
« petit et faible comme un vrai roitelet qu'il

« était, servait de jouet à une troupe de gros
« oiseaux babillards, espiègles et moqueurs,
« retenus comme lui dans une volière.

« Le roitelet paraissait-il? aussitôt geais,
« loriots, merles, pinçons, de s'abattre sur
« lui, de le poursuivre à coups de bec, plus
« par étourderie que par méchanceté. Le
« roitelet n'osant jamais crier, les gros oi-
« seaux ne croyaient peut-être pas lui faire
« de mal; et puis, ce chétif avait des plumes
« si petites que c'est à peine s'il devait sentir
« qu'on les lui arrachait.... pensaient sans
« doute aussi les gros oiseaux de la volière.

« Le roitelet patientait et espérait dans le
« bon Dieu, se disant :

« — Bon comme il est, il n'a pas créé les

« roitelets pour rester tremblants et cachés « dans quelque coin, sous peine, s'ils en « sortent, d'être plumés vifs !

« Tout petit qu'il est, le roitelet aimerait « comme les gros oiseaux à voltiger sous les « feuilles, à se baigner dans la rosée, à ga-« zouiller gaîment, quand le soleil brille; « aussi, tôt ou tard, les étourneaux d'oiseaux « qui me tourmentent et dont le cœur n'est « pas méchant, finiront par se dire : elle doit « être très triste, la vie qu'endure ce pauvre « petit roitelet ; il fait peine à voir ; ayons « pitié de lui... Amusons-nous à autre « chose.

« Les gros oiseaux allaient sans doute « penser cela, lorsqu'un beau jour, un fau-

« con, hardi et noble oiseau, habitant aussi « la volière, prit le parti du roitelet, le cou- « vrit de son aile, le défendit de son bec, et, « comme il avait l'aile forte, le bec dur, le « roitelet fut délivré de ses tourments.

« Un faucon délivrer un roitelet! Pour- « quoi? sinon pour le manger?

« Telle était la pensée du chétif, dès qu'il « se vit seul avec son vaillant sauveur...

« Loin de vouloir le manger, le faucon « l'aimait comme un ami.

« Un faucon! L'oiseau fier, courageux, « qui vole à perte de vue et regarde le soleil « en face..; un faucon... aimer le roitelet

« craintif, qui vit dans la mousse et volète « tout au plus jusqu'à la haute branche d'un « églantier ?

« Oui, le faucon, l'oiseau fier et courageux « a aimé le roitelet.

« Pourquoi cela ?

« Parce que le roitelet était faible, inof- « fensif et tourmenté.

« Et le roitelet, comment prouvait-il sa « reconnaissance à son ami ?

« En l'aimant de tout son cœur de roitelet, « aussi grand pour l'amour que le cœur de « l'aigle.

« Quelquefois, cependant, le roitelet s'at-
« triste et se dit :

« — Le faucon est un oiseau de chasse et
« de luxe, recherché des seigneurs et des
« belles dames qui lui tendent leur gant
« brodé : aussi, tôt ou tard, paré de clo-
« chettes d'or et d'aigrettes de pourpre, le
« faucon quittera la volière, prendra son vol
« et disparaîtra pour toujours aux yeux
« éblouis du petit roitelet, dont le monde est
« un buisson.

« Que deviendra donc le roitelet, lorsque
« pour toujours il sera séparé de son ami ?

« Oh ! quoique tout petit, cet oiselet est
« grand magicien... Oui, le hardi faucon

« aura beau s'élever à perte de vue dans les « plaines de l'air, voler de montagne en « montagne, de châteaux en châteaux, faire « l'admiration des seigneurs et des belles « dames par sa grâce et son audace, il ne « sera pourtant jamais séparé du roitelet, « destiné, lui, à vivre et à mourir dans son « buisson.

« Oui, le brillant et hardi faucon aura « beau être là-bas... il sera toujours ici ?

« Où donc cela ?

« Dans le cœur du roitelet. »

Jamais je n'aurais cru mon ami le paresseux, le stupide, capable d'écrire rien de

pareil. Je n'en fus que plus touché de cette nouvelle preuve de son affection.

Hyacinthe était tout cœur, tout amour, mais sa débilité physique et son extrême impressionnabilité nerveuse le rendaient poltron ; des gens valeureux pâlissent à la vue du sang, le pauvre *mademoiselle* pâlissait et tremblait de tous ses membres à la vue d'une lutte de pugilat : la contraction des traits des deux adversaires, l'expression de haine qui les anime, leurs imprécations, leurs cris causaient à Hyacinthe autant de douleur que d'effroi ; il fondait en larmes, et, machinalement, fermait les yeux pour échapper à cette vision hideuse. Aussi, étais-je engagé dans un combat inégal : Hyacinthe se sentait incapable de venir à mon secours ; il pleurait,

frémissait, mais étais-je terrassé ? il demandait grâce et merci à mon vainqueur, s'offrant même en holocauste, afin d'être battu à ma place, si cela pouvait satisfaire mon adversaire.

Contradiction bizarre, le courage d'action manquait à Hyacinthe, et il y avait quelque chose de stoïque, d'héroïque même, dans sa passive résignation à la souffrance morale ou physique ; et il me disait, en gémissant d'être assez poltron pour ne pas oser venir me défendre :

— Ce n'est pas la peur des coups qui me retient, Fernand, je te le jure... C'est la vue de ces figures crispées, de ces regards fu-

rieux, de ces lèvres blanchies par la colère... Alors, malgré moi, le cœur me manque...

. . . .


III

III

J'ai parlé d'une autre amitié contractée à Sainte-Barbe, assez longtemps après ma liaison avec Hyacinthe Durand ; cet autre ami se nommait Jean Raymond ; ainsi que la plupart de nos camarades, il avait son sobriquet; on le surnommait *Brutus*; il approchait de sa dix-septième année. C'était un garçon de taille moyenne, agile et robuste,

d'une figure brune fortement accentuée ; sa physionomie fière, ses grands yeux noirs, à la fois hardis et pensifs, sa taciturnité, son goût pour la solitude nous imposaient à tous ; on ne lui connaissait pas d'amis ; rarement il prenait part à nos jeux, sinon pour y commander en maître. S'agissait-il d'un complot, d'une révolte ? Jean Raymond en était l'âme et le chef, si toutefois complot et révolte lui semblaient légitimés par une iniquité flagrante. Sinon, il refusait son concours. La conspiration était-elle découverte, il endurait sans mot dire les punitions, se montrant impénétrable à l'endroit de ses complices. Son surnom de *Brutus* lui venait du culte qu'il professait pour les républicains de Rome et de Sparte, dont nous traduisions chaque jour les exploits.

Parfois on appelait aussi Jean Raymond le *Tyran*, non par allusion à la domination qu'il exerçait sur nous, mais il ne pouvait parler de l'empereur Napoléon sans l'appeler le *Tyran*, et le maudire. J'eus plus tard le secret de cette aversion. Il faut d'ailleurs le dire, Jean Raymond n'était pas de son âge ; beaucoup plus avancé que nous tous, il devait à son éducation primitive et à quelques circonstances singulières, une maturité de raison, une rigueur de principes, une autorité de parole et d'esprit très exceptionnelles et fort remarquables, si l'on songe qu'il n'avait alors que dix-sept ans.

Malgré son caractère sauvage, malgré ses fréquentes révoltes, Jean Raymond était l'un des meilleurs élèves de Sainte-Barbe, et de première force en mathématiques, il avait

habituellement de brillants succès au *grand concours ;* aussi nos *maîtres* se montraient-ils indulgents pour son caractère de *conspirateur ;* il était parmi nous plus redouté qu'aimé. Son énergie, son courage, sa supériorité d'intelligence nous inspiraient une déférence involontaire; mais personne ne recherchait son amitié, et il ne recherchait celle de personne.

Tenté peut-être par la difficulté de l'entreprise, j'essayai plusieurs fois d'engager avec Jean Raymond un entretien quelque peu intime, la raideur glaciale de cet étrange garçon repoussa toujours mes avances; et je lui gardai longtemps rancune de sa fière réserve.

Un jour, Hyacinthe Durand avait reçu dans l'œil une balle élastique, lancée avec

violence ; la souffrance fut si vive que *Mademoiselle* poussa des cris aigus.

Jean Raymond passait près de nous, il haussa les épaules, et de sa voix âpre il dit au patient :

— Tu es bien nommé... *Mademoiselle*, douillet comme une femme !

— Je voudrais bien te voir à sa place, toi, *Brutus*, — m'écriai-je en m'adressant à Jean. — Tout *Brutus* que tu es, tu crierais plus fort qu'Hyacinthe, si comme lui tu recevais cette balle dans l'œil.

— Ramasse la balle et essaie.

Me dit Jean Raymond d'un air de mépri-

sant défi, et il se planta devant moi les bras croisés, me regardant en face.

Dans un premier mouvement de colère, et autant pour venger Hyacinthe que pour mortifier ce bravache, je ramassai la balle et je la lançai avec tant de force, que j'atteignis Jean Raymond au-dessus de l'œil ; presque aussitôt sa paupière se gonfla, devint bleuâtre ; la douleur dut être cruelle. *Brutus*, impassible, ne poussa pas une seule plainte, et me dit dédaigneusement :

— Ai-je crié ?

Puis il me tourna le dos sans chercher à se venger de moi, quoiqu'il fût aussi brave que robuste.

Je l'avoue, je ne trouvais rien de plus superbe, de plus héroïque dans mes souvenirs classiques de Rome ou de Sparte. Jean Raymond me parut alors haut de cent coudées ; ma rancune fit place à une sorte d'admiration fanatique, et, courant après lui, je lui dis :

— Raymond, je t'ai fait lâchement du mal.. tu devais te revenger...

— Non, — reprit-il brusquement, — je t'avais mis au défi.

Et il s'éloigna.

Je le rejoignis, et j'ajoutai :

— Tu as été généreux envers moi, je te demande pardon du mal que je t'ai fait lâ-

chement, je m'en repens. Pour te le prouver, je t'en prie, soyons amis !

— Amis ! — me dit-il en me toisant, comme si ma prétention lui eût semblé exorbitante ; et il ajouta sèchement :

— L'amitié ne me vient pas si vite à moi.

— Mais, pour avoir ton amitié, que faut-il faire ?

— Être le contraire de ce que tu es.

— Et que suis-je donc ?

— Rien ?

— Rien ?

— Ou plutôt tu es paresseux, ignorant, léger, tu es sans caractère, sans énergie.

— Moi ! je me suis encore battu hier deux fois !

— Oui, par colère ou par sot amour-propre. Tu ne recules pas devant un coup de poing, mais tu n'as ni tête, ni fermeté ; tu es étourdi, bavard. Lors de la conspiration du *grand dortoir*, tout a été découvert par ta trahison.

— Moi, traître !

— Tu as bavardé. En pareil cas, parler, c'est trahir. Tu es, de plus, menteur, et je méprise les menteurs.

— Que veux-tu, quelquefois je mens... comme un autre... pour n'être pas puni, par exemple.

— C'est de la lâcheté, tu es en outre ridiculement vaniteux.

— En quoi?

— En tout. Quand tu sors, le dimanche, tu es affublé comme un homme de vingt-cinq ans, tu fais le *Monsieur*; seul ici tu as une montre d'or avec des breloques, et tu ne perds pas une occasion de faire parade de ta montre; et puis enfin tu es sans cœur.

Jamais, depuis son entrée à *Sainte-Barbe*, Jean Raymond n'avait si longuement causé avec aucun de nous, et quoique je fusse alors très mauvais observateur, je remarquai que *Brutus*, à chacun des reproches qu'il m'adressait, semblait vouloir rompre l'entretien puisqu'il le poursuivait comme mal-

gré lui; de toutes ses duretés, la seule qui me blessa fut celle-ci : — Tu es sans cœur. — Aussi lui dis-je avec amertume :

— Moi!... je n'ai pas de cœur?

— Au fait... si... un peu, — ajouta Jean Raymond en semblant se rappeler un souvenir. — Tu as pris sous ta protection Hyacinthe; tout le monde le battait, le baffouait; tu l'as défendu; cela, du moins, annonce un peu de cœur.

— Tu vois bien... J'en ai un peu.

— C'est possible... mais moi je voudrais beaucoup de cœur chez mon ami.

Et Jean Raymond me quitta brusquement.

Malgré la rude franchise des reproches de Brutus, je crus lire sur sa physionomie plus de sympathie pour moi qu'il ne voulait paraître m'en témoigner. A la fin de notre court entretien, la mordante âpreté de sa voix s'était adoucie. Et lorsqu'il m'avait dit : *Tu as un peu de cœur*, je crus remarquer que, dans son premier mouvement, bientôt contenu, il se disposait à me tendre la main.

Chose bizarre ! les reproches de Jean m'aiguillonnèrent ; je travaillai avec une ardeur dont je ne me soupçonnais pas capable. J'obtins quelques *bonnes places ;* j'allai franchement au-devant d'une punition, en avouant une faute cachée ; je me battis moins en aveugle ; je laissai ma montre et mes breloques dans mon gousset au lieu d'en faire in-

cessamment des exhibitions vaniteuses. Enfin, lors d'une fameuse conspiration dite *des Quinquets* (insurrection légitime, car Brutus en avait pris la direction et l'avait conduite avec son courage et son sang-froid habituels, je fis preuve de tant de secret et de résolution que, le lendemain de l'*affaire,* Jean Raymond, renfermé ainsi que moi dans le cachot du collége, me dit en me tendant la main :

— Fernand, si tu le veux, maintenant... soyons amis...

A ces mots, ma joie égala ma surprise, et bientôt une transformation complète s'opéra chez Jean Raymond. Sa parole, d'abord impérieuse, acerbe, devint pleine d'affection ;

sa rude physionomie s'attendrit; ce prétendu cœur de bronze s'ouvrit enfin, et j'y trouvai des trésors de délicatesse et de sensibilité, dignes de *mademoiselle*. Je ne pouvais revenir de mon étonnement; je ne le cachai pas à Jean, lui demandant pourquoi il avait si longtemps repoussé l'offre de mon affection.

— Je me sentais attiré vers toi, — me répondit-il en souriant. — J'ai eu beau me débattre, j'ai cédé au charme...

— Et pourquoi n'as-tu pas cédé tout de suite, Jean?

— Parce que, pour un terrible mathématicien comme moi, mes velléités d'amitié pour toi ne me paraissaient pas logiques, et

voici pourquoi : je te gronderai sans cesse sur tes défauts, tu ne te corrigeras pas, j'en serai furieux, je te dirai des injures, et je ne t'en aimerai pas moins. Après tout, vaut mieux cela que de vivre en loup et sans ami.

. . . .

Ma nouvelle amitié ne me fit pas oublier Hyacinthe Durand, ce jour-là même, je dis à Jean :

— Avant d'être ton ami, j'étais lié avec *mademoiselle* ; si je l'abandonnais maintenant, il serait très malheureux, ne se plaindrait pas, et pleurerait à l'écart ; il est timide et craintif comme une fille ; mais il est si affectueux, si dévoué, surtout si reconnaissant de

ce qu'on l'aime, que tu devrais permettre qu'il soit en tiers dans notre amitié, et ne pas me forcer de le délaisser...

A ces mots, Jean Raymond s'écria d'un ton de reproche :

— Moi te forcer de délaisser Hyacinthe! tu serais donc capable de cette ingratitude ?..

— Non, Jean! non, certainement... Mais enfin... s'il fallait absolument choisir entre toi et lui... je... je...

— Tu abandonnerais peut-être ce pauvre garçon, qui n'a que toi pour ami, pour soutien, afin de faire parade de mon amitié? comme de ta montre à breloques, n'est-ce pas? — continua Jean avec colère. — Je te

le disais bien ! nous ne pourrons jamais nous entendre ! Déjà cela commence ! Où diable aussi ai je été chercher un ami comme toi.

Affligé de la verte remontrance de Jean, je repris :

— J'ai eu tort de te parler de sacrifier Hyacinthe, c'est vrai, mais du moins ma pensée était bonne ; elle te prouve que je n'oubliais pas mon premier ami.

— Eh ! mon Dieu ! oui ! reprit Raymond un peu calmé, mais en haussant les épaules, — oui, la première pensée était bonne, mais tu l'as gâtée, tu n'as pas eu le courage de me dire hardiment : je serai ton ami, mais je veux rester aussi l'ami d'Hyacinthe.

— Tu as raison...

— Et quand je te reprochais de n'avoir que le courage des coups de poings à donner ou à recevoir, avais-je tort ?

— Non, Jean, je ne crains pas la bataille ; mais il y a une foule de choses que je n'ose pas dire, de peur de faire de la peine, ou de blesser.

— Au contraire, c'est avec ces ménagements, avec ces faiblesses de caractère, que l'on blesse les gens... Comme moi tout à l'heure.

— Je t'ai blessé ?

— Certainement, me croire capable d'exiger ta rupture avec Hyacinthe !

— Merci, Jean, merci, ainsi tu voudras

bien que *Mademoiselle* ne reste pas tout seul? qu'il vienne quelquefois avec nous pendant les récréations.

— Parbleu! me répondit Raymond en souriant, une *Mademoiselle,* c'est sans conséquence.

Lorsque j'appris à Hyacinthe ma récente amitié pour Raymond, en assurant toutefois mon ancien ami qu'il ferait partie de notre *trio*, le pauvre garçon tâcha de sourire, de paraître content, et me répondit :

— Oh! tant mieux!.. Nous serons trois amis au lieu de deux, et...

Il ne pût achever, les larmes lui vinrent aux yeux, et il ajouta, en tâchant de dissimuler son émotion :

— Oui... il vaut bien mieux être trois... au lieu de deux, c'est bien plus gai. — Et il ajouta d'un air nâvrant : — Et puis, enfin, tu sais bien, Fernand, que je n'ai pas... le droit d'avoir de volontés... C'est déjà beaucoup que tu aies de l'amitié pour moi, que tout le monde repoussait.

. . . .

Hyacinthe, admis dans notre intimité, montra la plus grande discrétion dans ses rapports avec nous, de crainte de nous importuner ou de nous être à charge ; que de fois Raymond et moi nous avons été obligés d'aller à lui, de le prendre sous le bras, et de le mettre en tiers dans nos entretiens, dans nos promenades. Alors, son regard devenait humide, et il nous remerciait avec effusion.

Peu à peu sa contrainte disparut, souvent il nous tenait sous le charme de son âme angélique ; un rien, un insecte posé sur une petite fleur, un brin d'herbe poussé à travers le sable de la cour, inspirait à Hyacinthe les pensées les plus touchantes, les plus tendrement religieuses. Un jour il nous disait :

— Comme le bon Dieu se montre équitable, paternel envers les humbles et les petits ! Il a donné à ce brin d'herbe, à cet insecte, une vie aussi complète, que celle des plus grands arbres et des plus grandes créatures...

Ce cœur excellent et résigné, toujours sympathique à ce qui était faible et inoffensif comme lui, trouvait dans son infimité

même une raison pour bénir et pour glorifier Dieu.

Jean Raymond avait aussi un instinct religieux très prononcé. Mais, pour lui, Dieu signifiait *justice;* comme pour Hyacinthe, Dieu signifiait *amour*.

Quant à moi, je l'avoue, j'étais, en ces matières, l'écho qui répète le son à s'y tromper, le miroir qui réfléchit l'objet à s'y méprendre; je m'attendrissais avec Hyacinthe, je m'indignais avec Jean contre l'injustice, et cela sincèrement, et cela du plus profond de mon cœur. Dans ces moments-là, j'aurais traduit mes sentiments par des actes; cependant je n'avais ni amour pour tout et pour tous, comme Hyacinthe, ni esprit d'inflexible équité comme Jean Raymond.

IV

IV

Une circonstance caractéristique achèvera de peindre Jean Raymond.

C'était en 1815 (après la seconde Restauration), lors d'une de nos promenades de collégiens sur les boulevards. L'église de la Madeleine se trouvait alors en construction, son vaste enclos renfermait un bivouac de

troupes étrangères ; le *maître* qui dirigeait notre promenade consentit, sur notre demande, à nous faire visiter le bivouac, où campaient, s'il m'en souvient, des cuirassiers russes et des Cosaques réguliers.

Je marchais à mon rang, côte à côte avec Jean Raymond, Hyacinthe nous précédait ; nous arrivons sur une espèce de plate-forme, qui sert aujourd'hui de péristyle à l'église, mais alors, les marches n'étant pas posées, cette plate-forme s'élevait à pic, de douze à quinze pieds au-dessus du sol ; Jean Raymond avait quitté son rang, pour aller regarder du haut de cette plate-forme ; soudain je le vis se baisser, saisir à deux mains une grosse pierre, la laisser tomber comme en visant, puis rester à sa place, immobile et

les bras croisés. La pierre lancée, nous entendîmes aussitôt des cris de douleur et de colère; je m'approchai vivement de Jean avec Hyacinthe ; et nous aperçûmes au bas de l'élévation où nous nous trouvions un Cosaque à veste rouge tombé à deux genoux, il poussait des gémissements douloureux en se frottant l'épaule ; d'autres cavaliers russes vociféraient en montrant leurs sabres à Jean Raymond, toujours impassible au haut de la plate-forme.

Au bout de quelques instants notre professeur accourut, saisit Jean par le bras, et s'écria tout éperdu :

— Ah ! malheureux qu'avez-vous fait !

— J'ai voulu jeter cette grosse pierre sur

la tête de ce Cosaque, — reprit froidement Jean; — malheureusement je ne l'ai touché qu'à l'épaule.

— Mais vous l'avez blessé grièvement, peut-être, — s'écria le professeur; — vous risquiez de le tuer.

— C'était mourir, — répondit simplement Jean.

— Que dites-vous? — s'écria le professeur en joignant les mains avec épouvante, — et pourquoi tuer ce soldat?

— Parce que c'est un Cosaque, — reprit Jean; — et les Cosaques, en Lorraine, ont lâchement égorgé des femmes, des enfants, des vieillards!

— Mais les camarades de ce soldat accourent pour le venger, insensé que vous êtes ! — reprit le professeur véritablement effrayé. — Les voyez-vous là-bas, montant cette échelle.... en tumulte et le sabre à la main ?

— Qu'ils viennent ! — répondit Raymond, — je les attendais. Si ce Cosaque avait été seul, je n'aurais pas cherché à le tuer ; j'aurais été lâche...

Nous restions stupéfaits et enthousiasmés de la résolution de Jean ; plusieurs officiers russes, prévenus sans doute de l'accident, arrivèrent sur la plate-forme accompagnés de leurs cavaliers, l'un de ces officiers parlait français ; il s'informa où était le professeur qui nous conduisait, le rejoignit, et s'entre-

tint avec lui à voix basse, avec animation. Il s'agissait sans doute de donner une rude leçon à l'imprudent écolier, en l'épouvantant. Aussi le maître, revenant avec les officiers russes, dit à Jean Raymond d'un air consterné :

— Ah ! mon Dieu, qu'avez-vous fait ! Ces messieurs vont vous arrêter.

— Et vous fusiller, — ajouta l'officier, qui parlait français, — vous fusiller pour avoir risqué de tuer un de mes cosaques.

Jean haussa les épaules.

— Oui, vous allez être fusillé sur l'heure, — reprit l'officier, — à moins que vous ne demandiez pardon, et pardon à genoux, de ce que vous avez fait !

— Je ne me mets pas à genoux, — répondit Jean, — je ne demande pas pardon.

— Du moins vous vous repentez, — dit l'officier, sans doute frappé du courage de cet adolescent. — Voyons... vous repentez-vous ?

— Non.

— Ainsi vous recommenceriez !

— Oui.

Et il fut impossible au maître et aux officiers de tirer autre chose de Jean Raymond.

Lorsqu'il sortit du cachot où il fut enfermé pendant huit jours, pour cette aggression

contre un Cosaque (Hyacinthe et moi nous portâmes ce que nous appelions *le deuil* de notre ami, en nous faisant mettre en retenue pendant toutes les récréations jusqu'à sa sortie de prison), lorsqu'il sortit de cachot, Jean Raymond nous expliqua plus au long sa haine des Cosaques ; nous autres enfants, nous ne nous occupions guère de politique ; quant à moi, j'avais entendu parler par les vieux amis de ma grand'mère, de l'invasion étrangère et de l'avènement de la restauration comme d'un grand bonheur pour la France ; mais Jean nous ayant raconté les horreurs commises en Champagne et en Lorraine par les Prussiens et les Cosaques, termina son récit par ces mots :

— Un Cosaque n'est pas un soldat, c'est

une bête enragée que l'on tue partout et comme on peut, à coups de pierre, ou à coups de fourche, à défaut de fusil.

Je partageai l'indignation de Jean, regrettant au fond de l'âme de n'avoir pas jeté aussi mon pavé sur un Cosaque.

Hyacinthe frémit de tout son corps, et reprit timidement :

— Jean... tuer un homme pourtant?

— J'ai dit qu'un Cosaque n'était pas un homme, — s'écria Jean les yeux étincelants de colère.

— Non, ce n'est pas un homme ! — m'écriai-je non moins courroucé que mon ami.

— Jean l'a dit, un Cosaque, c'est une bête enragée, que l'on tue comme on peut.

A ces mots, Hyacinthe mit ses mains sur ses yeux en frissonnant, et balbutia timidement :

— Tuer... tuer... c'est bien terrible... mon Dieu ! tuer... parce que l'on a tué... Ne vaudrait-il pas mieux pardonner... tâcher de rendre bons ceux qui sont méchants.

Jean partit d'un éclat de rire sardonique.

Naturellement, je l'imitai, et le pauvre Hyacinthe balbutia tout confus :

— C'est vrai, ce n'est pas brave, ce que je vous dis là... mes amis... Excuse-moi, Jean,

et toi aussi, Fernand ; mais... je n'entends rien à la vengeance ; ce n'est pas ma faute... Je ne comprends que le pardon, — ajouta la douce et naïve créature avec une telle expression de bonté, qu'après avoir, un instant auparavant, partagé la sauvage exaltation de Jean, je sentis mon cœur s'attendrir, et, sans la crainte de paraître lâche et ridicule à Brutus, j'aurais en ce moment répété les paroles d'Hyacinthe.

— Tu as raison, mon pauvre *Mademoiselle*, — répondit Jean à notre ami, avec un accent d'affectueuse commisération. — Non, ton âme douce et tendre ne peut pas... ne doit pas comprendre la vengeance...

— Non, — ajoutai-je du ton le plus farouche, il faut laisser la vengeance aux ca-

ractères énergiques, mon pauvre Hyacinthe !

. . . .

. . . .

Jean Raymond, très avancé pour son âge, était, on le voit, doué d'un caractère d'une trempe peu commune. Cependant, l'inflexibilité de ses principes, l'exaltation de ses opinions, révélaient d'autres influences, d'autres exemples, d'autres enseignements que ceux de notre éducation de collége. Souvent *Brutus* m'avait parlé de sa mère avec attendrissement ; c'est surtout au milieu de ces épanchements que je pus apprécier les trésors de délicatesse et de sensibilité contenus dans cette âme, si rûde en apparence. Quant à son père, Jean m'avait dit une seule fois :

— Mon père est mort.

Et l'expression de ses traits était tout à coup devenue si douloureuse, si farouche, que jamais je n'osai revenir sur ce sujet. Jean m'avait aussi parlé de son oncle (le frère de sa mère) qu'il se souvenait d'avoir vu deux ou trois fois dans son enfance et seulement pendant la nuit. — Cet oncle habitait un pays étranger, — avait ajouté Jean avec embarras. Je crus que quelque mystère se rattachait à l'existence de ce parent, et depuis, par réserve, je n'en dis plus un mot à mon ami.

Un dimanche soir, Raymond, de retour de chez lui, me dit d'un air tout joyeux :

— Fernand, ma mère désire te voir.

— Vraiment !

— Je lui ai souvent parlé de toi comme de mon ami, elle m'a prié de t'amener goûter dimanche prochain... Tu viendras, n'est-ce pas ?

— Vois un peu, — dis-je à Jean, non moins joyeux que lui, — comme cela se rencontre.

— Comment ?

— Ma grand'-mère aussi désire te voir ; tantôt elle m'a dit : « Mais amène-moi donc « ton camarade Raymond, que tu aimes « tant, ainsi que ton autre ami... Il faut ve- « nir dimanche dîner avec moi, et surtout « dis à tes amis de n'avoir pas trop peur de « la mère-grand ! » Et j'ai promis que je vous amènerais.

— Quant à moi, tu as bien fait de promettre ; tu viens chez ma mère, il est tout naturel que j'aille chez ta grand-mère... Mais tu as peut-être eu tort de promettre d'amener Hyacinthe.

— Pourquoi cela?

— Tu le sais, le pauvre garçon est orphelin. Sa sensibilité est extrême... Le mener chez nous, où il entendra dire à chaque instant : *mon cher enfant... mon cher fils...* c'est l'exposer à comparer son isolement aux affections dont nous sommes entourés, et peut-être lui causer un chagrin d'autant plus vif qu'il sera contenu? Qu'en penses-tu?

— Ce que tu dis est vrai, Jean. Maintenant je me rappelle qu'une fois Hyacinthe a

été tellement ému de voir ma grand-mère m'embrasser, qu'il n'a pu retenir ses larmes.

— Et voilà sans doute ce qui arriverait si nous le conduisions chez nous ; ce serait pour lui une souffrance ; aussi je n'ai rien voulu décider sans nous consulter, et j'ai répondu à ma mère que peut-être je n'amènerais pas Hyacinthe.

— Heureusement, je ne l'ai pas prévenu de l'invitation de ma grand-mère.

— Alors, Fernand, c'est entendu, ne parlons de rien à Hyacinthe avant d'avoir encore réfléchi, car c'est peut-être aussi par trop de scrupule que de le priver d'une bonne journée, lui qui en a si peu. En tous cas,

pas d'étourderie, ne vas pas t'oublier, en causant devant lui, et me parler de nos projets de dimanche.

— Il se croirait exclu de cette petite partie de plaisir, et il en serait navré. Le mieux est donc jusqu'à nouvel ordre, de nous taire devant lui sur nos projets de dimanche.

— Tu as raison, Jean, alors silence complet.

— Si tu peux le garder.

— Ah çà, tu me crois donc bien étourneau, bien bavard?

— Oui, — répondit *Brutus*.

Et il avait raison.

Le jeudi, à la promenade, nous nous donnions le bras, Hyacinthe, Jean et moi. Ma grand'mère demeurait près de la place Royale ; la mère de Brutus au haut du faubourg Saint-Antoine. Nous passions à l'entrée de la rue de ce nom, sur la place de la Bastille, lorsque je dis étourdiment à Raymond :

— Sais-tu que dimanche nous aurons un fameux bout de chemin pour aller de chez toi chez ma grand'mère ?

Raymond faillit m'écraser le pied d'un coup de talon de botte, en manière d'avertissement ; il était trop tard : Hyacinthe m'avait entendu. Soudain il devint pensif et triste, malgré ses efforts pour dissimuler

son chagrin sous les dehors d'une gaîté factice qui nous serrait le cœur. La promenade s'acheva silencieuse ; lorsque, rentrés au collège, nous nous trouvâmes seuls, Jean et moi, il me dit impétueusement :

— Blesser si cruellement ce pauvre Hyacinthe par ta sotte intempérance de langue ! il va se croire dédaigné par nos parents.

Puis Jean ajouta avec une indignation croissante :

— Mais tu ne t'imagines donc pas ce qu'il doit souffrir ? tu ne te mets donc pas à sa place ?

— Que veux-tu ? je regrette mon indiscrétion ; mais il y a moyen de tout réparer, c'est d'inviter Hyacinthe.

Jean haussa les épaules.

— C'est pis encore! l'inviter après coup, comme en se ravisant et par pitié! deux humiliations pour une. Mais, tiens, regarde, le vois-tu?

Et de la grande cour où nous nous trouvions à l'heure du goûter, Raymond me montra au loin, assis sur un banc isolé, le pauvre Hyacinthe, son pain sur ses genoux, et pleurant à l'écart.

— Cela me fait mal, — s'écria Jean, — je ne peux pas le voir ainsi malheureux; il faut tout lui avouer... viens.

— Y songes-tu? — m'écriai-je, — oser lui causer tant de chagrin! oser lui apprendre que...

— Oui, *j'oserai* être sincère, — reprit Raymond en m'interrompant et haussant les épaules, — oui, *j'oserai* consoler Hyacinthe, *j'oserai* calmer sa peine ; tant pis pour toi si tu n'as pas ce courage-là... Va ! tu seras toujours le même.

Et Brutus, sans attendre ma réponse, courut droit à notre ami. Celui-ci était si absorbé dans sa peine, qu'il ne nous vit pas nous approcher de lui ; à la voix de Jean, il se leva tout surpris, et tâcha de détourner son visage pour nous cacher ses larmes.

— Tu pleures, mon pauvre Hyacinthe, — lui dit Raymond d'une voix touchante. — Je sais ce qui t'afflige.

— Que veux tu dire, Jean ?

— Je vais dîner dimanche chez la grand-mère de Fernand, et lui doit venir goûter chez ma mère ; nos parents, sachant combien nous t'aimons, nous avaient priés de t'amener aussi...

Hyacinthe fit malgré lui un signe de doute.

Jean reprit :

— Tu le sais, je ne mens jamais... Crois-moi donc ; je te le répète, nos parents t'avaient aussi invité.

Les traits d'Hyacinthe s'épanouirent ; Raymond poursuivit :

— Mais, voilà ce qui nous a empêchés de te parler de cette invitation, — ajouta Jean d'une voix émue, — nous avons craint qu'en

nous voyant comblés chez nous de ces tendresses que tu ne connais pas, toi, pauvre ami, cela ne te fît mal, car nous savons ta sensibilité. Alors, hésitant à te faire part de cette invitation, nous sommes convenus de ne te rien dire avant d'avoir mûrement réfléchi ; mais comme on empêcherait plutôt une mouche de bourdonner que Fernand de bavarder, il n'a pas manqué tantôt de faire allusion à notre sortie de dimanche. Voilà, mon ami, la vérité, toute la vérité... Encore une fois, tu me connais, et tu me croiras... Je n'ai pas besoin de te dire que si tu veux venir avec nous, la fête sera complète.

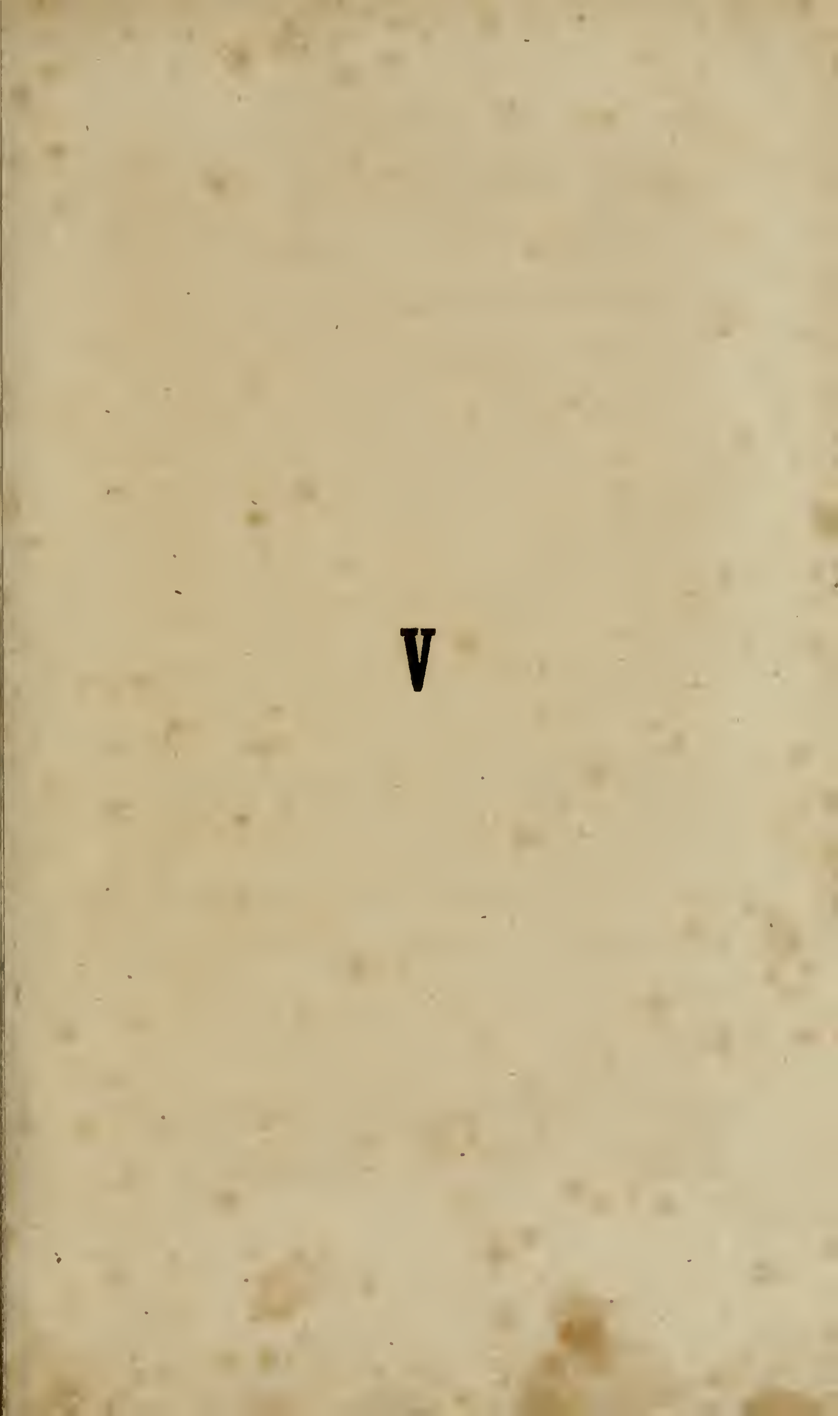
Bien des années se sont passées depuis cette époque, et il me semble encore voir la figure, d'abord si navrée d'Hyacinthe, pren-

dre l'expression du plus touchant attendrissement; des larmes de joie baignaient ses joues ; il s'écria d'une voix palpitante d'émotion, en serrant mes mains dans les siennes :

— Combien vous êtes bons pour moi... Ah ! voilà les seuls plaisirs qui me conviennent... Me savoir aimé, comme je le suis par vous ! voilà mes fêtes à moi. Eh bien ! oui, cela m'avait chagriné de me croire délaissé par vous ; mais, vous aviez deviné juste... En vous voyant si aimés par une mère, par une grand'mère, je n'aurais pu m'empêcher de me dire : *Et moi?*

Puis, tâchant de sourire, Hyacinthe ajouta en nous montrant ses vieux et grotesques habits, récente défroque de son tuteur :

— Et d'ailleurs, voyez donc comme je suis accoutré... j'ai l'air d'un masque! On nous aurait suivis... Quand nous sommes en rang, cela passe encore, l'on ne remarque pas mes habits ridicules, je me confonds dans la masse ; mais seul avec vous deux, impossible... Surtout ne me plaignez pas, — ajouta-t-il d'un ton pénétré, — je serai du moins avec vous par la pensée, par le cœur ; au retour, vous me raconterez cette petite fête, et je serai aussi content... aussi content que si j'y avais assisté.



V

V

Le dimanche arriva. Nous devions goûter chez la mère de Jean Raymond, et dîner chez ma grand'mère. Brutus et moi nous partîmes de Sainte Barbe tout joyeux de ce doul le plaisir.

Madame Raymond demeurait au fond du faubourg Saint-Antoine, dans une ruelle

étroite et écartée avoisinant la barrière. Je n'aperçus que trois ou quatre maisons d'un pauvre aspect, disséminées dans toute la longueur de cette ruelle, et entourées de jardins. L'on se serait cru au fond d'une petite ville de province, à cent lieues de Paris; l'herbe croissait entre les pavés, presque jamais il ne passait de voitures dans cette solitude. Jean s'étant arrêté devant une vieille maison à un seul étage, complètement isolée, frappa à la porte. La planchette d'un guichet intérieur pratiqué dans cette porte bâtarde, se tira. Je vis deux yeux nous examiner, puis l'on nous ouvrit; une vieille servante nous reçut; pâle et maigre, vêtue de noir, coiffée d'une espèce de béguin bla elle ressemblait presque à une religieuse. Pendant que Jean l'embrassait cordiale-

ment, elle lui dit tout bas quelques mots, dont il parut surpris. Je le suivis à travers un sombre corridor, et j'entrai avec lui dans un salon modestement meublé. A mon grand étonnement, je trouvai là cinq à six hommes dans la maturité de l'âge et vêtus comme des artisans aisés, les uns coiffés de chapeaux, les autres de casquettes. L'un d'eux me frappa surtout par sa figure martiale ; il pouvait avoir environ quarante-cinq ans, robuste et de grande taille, il portait, avec son costume demi-militaire, demi-bourgeois, un bonnet de police vert à flamme rouge ; son teint basanné, ses longues moustaches noires, ses cheveux grisonnants, le feu de ses regards lui donnaient cette physionomie résolue que j'avais tout d'abord remarquée.

Ces hommes me parurent sombres ou

tristes ; ils causaient à voix basse lorsque nous entrâmes ; à la vue de Jean, ils se levèrent et l'accueillirent avec une sorte de déférence mêlée de cordialité. Raymond leur serra la main, tandis que le grand homme, à moustaches et à bonnet militaire, après m'avoir par deux fois très attentivement regardé, dit à Jean à demi-voix :

— Ta mère est avec... (et il acheva si bas que je n'entendis pas les autres paroles). Nous avons ensuite à causer avec elle... Tu feras bien d'attendre dans le jardin, nous ne serons pas longtemps.

— Bernardine m'avait prévenu que je vous trouverais ici, — reprit Jean.

Puis regardant fixement son interlocuteur, il lui dit d'un ton significatif :

— Et... rien de nouveau ?

— Au contraire, — répondit d'un air sombre l'homme à moustaches. — C'est pour cela que nous sommes venus ce matin... Ta bonne mère te dira tout.

— Au revoir, — reprit Raymond en tendant la main à ce personnage, — au revoir *Charpentier*.

— Au revoir, mon enfant.

Puis attirant Jean près de lui, après m'avoir de nouveau regardé avec une fixité qui m'embarrassait, cet homme, que je venais d'entendre nommer *Charpentier*, dit tout bas quelques mots à Raymond. Evidemment il s'agissait de moi, et l'épithète de *muscadin*

arriva même à mon oreille. Ce mot fit sourire Jean ; mais il reprit sérieusement, en se tournant de mon côté et à voix assez haute pour que je l'entendisse :

— C'est mon camarade, mon meilleur ami.

— A la bonne heure, — dit Charpentier en me regardant de nouveau ; et il ajouta en serrant la main de Raymond, — adieu, mon enfant.

Jean et moi, quittant le salon où étaient ces hommes, nous entrâmes de plain-pied dans un jardin ombragé de grands arbres.

L'épithète de *muscadin* prononcé à mon endroit par l'homme à moustaches me tenait

au cœur. Cependant, il faut le dire, je la méritais, ma grand'mère me *gâtait*, elle allait au devant de toutes mes fantaisies. Or, le plus impétueux besoin de presque tous les adolescents de quinze à seize ans étant de s'habiller en *messieurs*, ma grand'mère m'avait donné carte blanche à ce sujet. Je portais donc, à la mode d'alors, un habit bleu barbeau à boutons dorés, un pantalon collant de tricot gris de lin, des bottes à cœur à la hussarde plissées sur le coude-pied, une cravate blanche de mousseline empesée, dont les longs bouts figuraient des oreilles de lièvre; enfin, mon gilet de cachemire orange à palmettes laissait passer la chaîne d'or et les breloques de ma fameuse montre. Un chapeau rond, crânement posé de côté sur mes cheveux *trop* frisés, et une

badine à la main, complétaient ce costume, qui m'avait attiré l'hépithète méritée de *muscadin.*

J'entre dans ces détails, puérils peut-être, parce que l'habillement de Jean Raymond contrastait singulièrement, et, il faut le dire à son avantage, avec le mien. Certes, son large pantalon de coutil, sa redingotte bleu foncé, sa cravate noire nouée négligemment autour de son cou seyaient beaucoup mieux à son âge et à sa figure, que ne me seyait mon costume à la mode.

L'aspect de la petite maison, triste, pauvre et solitaire, où nous nous trouvions, le profond silence qui y régnait, l'espèce de mystère qui m'avait paru présider à l'entre-

tien de Raymond et de ces hommes à figures chagrines et résolues ; tout me causait un sentiment de surprise et de curiosité, je dirais presque de vague inquiétude.

Nous nous étions assis Jean et moi sur un banc de pierre au fond du jardin, en attendant que madame Raymond pût nous recevoir.

Mon ami, devinant ma pensée, me dit en souriant.

— Tu nous trouves tristement logés, n'est-ce pas, Fernand ?

Et comme j'hésitai à répondre, Jean reprit d'un ton de reproche amical :

— Mais, avec ta peur de choquer, de con-

trarier les gens, tu ne pourras donc jamais dire simplement, franchement ce que tu penses ?

— Eh bien, franchement, mon cher Jean, je trouve que cette habitation n'est pas très gaie.

— Cette habitation est pauvre et triste, mon bon Fernand, parce que ma mère n'est ni gaie, ni riche ; mais elle est si bonne, si tendre... Enfin, tu la verras, et, j'en suis sûr, tu l'aimeras...

— Et ces hommes qui attendaient dans le salon ? — me hasardai-je à demander à Jean, — qui sont-ils donc ?

— De vieux amis de ma mère, — me ré-

pondit Raymond avec un accent de profonde déférence.

Je ne pus retenir un mouvement de surprise, car plusieurs d'entre eux, je l'ai dit, portaient des casquettes et étaient vêtus en artisans.

Jean reprit en souriant de nouveau :

— Tu les trouves mal habillés, n'est-ce pas, les amis de ma mère ?

— Je ne peux pas dire qu'ils aient tout à fait l'air de... *muscadins*, — repris-je en faisant allusion à l'épithète de l'homme à moustaches.

Jean se mit à rire et reprit :

— Tu as entendu Charpentier ? C'est vrai, il m'a dit, en parlant de toi : « Ce garçon là « n'a pas l'air d'un jeune homme de son « âge ; il est mis en vrai muscadin... C'est « trop tôt. »

— Je m'explique alors, — dis-je à Raymond, en riant à mon tour, — l'étonnement que je causais à ce monsieur, car, depuis mon entrée chez toi, il ne cessait de me regarder comme une bête curieuse, et je l'avoue, cela m'embarrassait beaucoup.

— Les amis de ma mère n'ont pas, je l'avoue, des manières très raffinées ; ils ne savent cacher ni leur surprise ni leur pensée. Mais, vois-tu, — ajouta Jean d'un ton ému et pénétré, — les hommes que tu viens de voir tout à l'heure sont les plus braves... les

plus honnêtes gens qu'il y ait au monde.

— Et qu'est-ce qu'ils viennent faire chez ta mère? — demandai-je à Jean avec une curiosité naïve.

Un moment il fronça ses noirs sourcils d'un air fâché; cette impression ne dura pas, il me dit affectueusement :

— Que vont faire chez ta grand'mère les amis qu'elle reçoit?

— Mais... ils viennent la voir.

— Qu'il y a-t-il alors d'étonnant à ce que les amis de ma mère viennent la voir?

— Oh!... rien... c'est que...

— C'est que?

Je gardai le silence, n'osant pas achever. Jean poursuivit en me prenant cordialement la main :

— Pauvre Fernand! toujours des réticences! Dis donc tout de suite que tu ne comprends pas que ma mère ait de si pauvres gens pour amis.

— En effet, cela me surprend...

— Fernand, je te souhaite de trouver une douzaine d'amis comme ceux-là, et tu pourras braver la plus mauvaise fortune.

Au moment où Jean prononçait ces mots d'un air pensif, il se passa à mes yeux un fait étrange.

La maison, fort basse, n'était composée que d'un rez-de-chaussée, surmonté d'un comble. Or, en écoutant mon ami, je jetais machinalement les regards sur les ouvertures pratiquées dans les combles, et destinées sans doute à aérer un grenier servant de séchoir, ainsi que l'indiquaient plusieurs pièces de linge étendues sur des cordes. Soudain, je vis une de ces toiles blanches se replier doucement, comme si de l'intérieur quelqu'un l'eût écartée avec précaution; puis apparut à mes regards une figure d'homme, pâle, et à demi couverte d'une longue barbe blonde. Cette vision ne dura qu'une seconde. Cependant je pus remarquer les traits de cet homme et la manière dont il était vêtu. Sans doute il nous aperçut dans le jardin, Jean et moi; car il se retira

brusquement, craignant peut-être d'avoir été surpris.

Raymond, absorbé dans je ne sais quelle préoccupation, n'avait sans doute rien observé de ce qui m'avait frappé; j'ouvrais la bouche pour lui faire part de ce singulier incident, lorsque la vieille servante reparut à la porte du salon et fit un signe à Jean.

— Viens, Fernand, — me dit-il en se levant, — ma mère peut nous recevoir, je vais te présenter à elle.

Je suivis Raymond, et je remis à un autre moment de lui parler de l'apparition de l'homme à la barbe blonde.

Lorsque nous entrâmes chez la mère de mon ami, voilà ce que je vis :

La chambre dans laquelle la vieille servante nous introduisit donnait sur le jardin, ainsi que les autres pièces de cet appartement. Tout était d'une propreté extrême, mais d'une simplicite austère ; des meubles de bois peint, un carrelage luisant, un petit tapis devant le lit enveloppé de ses rideaux blancs, tel était l'ameublèment.

Mon attention et ma curiosité furent surtout vivement excités par trois objets attachés le long de la boiserie grise.

Le premier formait une sorte de trophée où se trouvaient groupés un faisceau de licteurs en bois doré, surmonté d'un bonnet

phrygien, un grand sabre de cavalerie et une écharpe de soie tricolore à franges d'or, aux couleurs passées.

Entre cet objet et un autre dont je parlerai tout à l'heure, se voyait un portrait de grandeur naturelle, représentant un homme brun et pâle; son visage, encadré de longues mèches de cheveux noirs, avait une expression à la fois grave et douce. Ce personnage, vêtu d'un habit bleu à larges revers galonnés d'or, sur lesquels se rabattaient les angles d'un gilet blanc, était ceint d'une large ceinture tricolore; l'une de ses mains s'appuyait sur la poignée de son sabre, de l'autre il tenait un chapeau surmonté d'un panache aux trois couleurs.

Jean Raymond, malgré la juvénilité de

ses traits, ressemblait tellement à l'original de cette peinture, que je ne doutai pas un instant que ce portrait ne fût celui de son père.

De l'autre côté du cadre, et faisant pendant au trophée, je vis... une chose sinistre.

Un cadre vitré, à bordure noire, contenait une chemise maculée de larges taches d'un rouge brun, et un paquet d'assez longs cheveux noirs, reliés par un ruban comme un écheveau de soie; au-dessus du cadre, ces mots étaient écrits dans un cartouche :

30 NIVOSE AN X.

MARTYR DE LA LIBERTÉ.

Je me souvins alors de la sombre expres-

sion des traits de Jean Raymond, lorsqu'il m'avait dit une seule fois : *Mon père est mort!* Je devinai qu'à cette mort se rattachaient sans doute ces funèbres reliques. J'eus assez d'empire sur moi-même pour cacher ma surprise et mon émotion, mais je n'étais pas à la fin de mes étonnements.

Lorsque nous étions entrés dans la chambre à coucher de madame Raymond, celle-ci, occupée à ranger quelques papiers dans un secrétaire, nous tournait le dos. Au bout d'un instant, elle ferma le meuble et vint à nous.

Je ne sais pourquoi, en pensant à la mère de Raymond, je m'étais imaginé une grande femme maigre à l'air sombre et sévère!

Quelle erreur! Je voyais devant moi une des plus attrayantes figures que l'on puisse rêver.

Madame Raymond, quoiqu'elle eût alors environ trente six ans, paraissait à peine en avoir trente; elle était blonde, d'une taille moyenne, mais accomplie; sa robe noire rendait la blancheur de son teint éblouissante; ses grands yeux bleus d'azur avaient une expression si douce, si pénétrante, si mélancolique et pourtant si affectueuse, que son regard s'étant un instant arrêté sur moi, je rougis et me troublai; son nez, légèrement aquilin, terminé par de petites narines un peu renflées; ses sourcils cendrés, hardiment arqués, donnaient à ses traits charmants, malgré la suavité du regard, un ca-

ractère de fermeté remarquable, que tempérait un demi sourire laissant entrevoir des dents de perle.

Que dirai-je de plus... j'avais quinze ans et demi, madame Raymond était la première femme dont la beauté me frappait et je me sentis saisi d'un embarras inexprimable.

VI





VI

Madame Raymond accueillit son fils avec l'expansion d'une tendresse passionnée; pendant cet échange de caresses entre Jean et sa mère, j'eus le temps de me remettre de ma surprise et de mon émotion.

Je répondis de mon mieux au bienveillant accueil de la mère de mon ami. Elle parut

plusieurs fois m'observer d'un regard attentif; sans doute elle tâchait de lire sur ma physionomie si j'étais tel que Jean m'avait dépeint. Cet examen, poliment dissimulé d'ailleurs, renouvela mon embarras et ma rougeur; je ne sais pourquoi je maudissais tout bas mon costume de *muscadin*.

Les moindres détails de ma première entrevue avec madame Raymond se sont, pour tant de raisons, gravés dans ma mémoire, qu'après de longues années je me souviens presque littéralement de plusieurs parties de notre entretien.

Ainsi, cette charmante femme m'avait dit d'abord :

— Il y a longtemps, monsieur Fernand,

que je désirais vous connaître ; mon fils m'a souvent parlé de vous comme de son meilleur ami.

— Oh ! oui, madame, — répondis-je naïvement, — et ça n'a pas été sans peine que Jean a voulu de moi pour son ami.

— C'est que Jean ne donne pas légèrement son amitié. Il sait à quoi elle engage ; mais une fois donnée, elle est bien donnée, monsieur Fernand.

Et c'est en prison que notre amitié avec Jean s'est consolidée, madame ! lors de la fameuse *conspiration des quinquets !!* — m'écriai-je, passablement fier de me montrer sous un jour si héroïque à la mère de mon

ami. — Oui, madame, j'étais de cette conspiration...

— Quoiqu'une mère doive se montrer très sévère pour les fautes... et la conspiration de son fils, — reprit la jeune femme en souriant doucement, — malgré moi, j'excuse un peu Jean, parce qu'il est doué d'un de ces caractères que l'injustice révolte... ; et je sais... parce qu'il me l'a dit, que, du moins, il n'a jamais pris part à une de vos conspirations d'écoliers, lorsqu'elle n'avait pas été provoquée par quelqu'iniquité!

— C'est la vérité, madame, — m'écriai-je, — Jean et moi nous ne conspirons jamais sans motifs. Mais si l'on nous fait des injustices, oh ! alors...

Je dus prononcer cet *oh! alors*, d'un ton menaçant et fort tragique, car un sourire mal dissimulé effleura les lèvres de madame Raymond, qui souriait rarement.

Ce sourire me parut approbateur; il m'encouragea, et j'ajoutai :

— C'est comme pour l'affaire du Cosaque, où Jean s'est montré si intrépide, madame; si j'y avais pensé, j'aurais fait comme lui, quand on aurait dû me fusiller sur la place!

— Oh! cette fois, monsieur Fernand, j'ai grondé mon fils, reprit madame Raymond. — Je lui avais lu, il est vrai, une lettre de Lorraine, où l'on me racontait les atrocités commises par les Cosaques sur des vieillards, sur des femmes, sur des enfants.

Nous nous étions indignés de ces horreurs : mais l'indignation de Jean l'a entraîné trop loin. Il est sans doute à merveille de tuer des Cosaques, — ajouta madame Raymond de sa voix douce, — mais on ne doit jamais tuer par surprise... même de lâches brigands.

— Il est vrai, ma mère, — dit Jean, — j'ai eu tort ; mais le premier mouvement...

— Mon Dieu ! c'est si naturel, madame, — repris-je en interrompant mon ami ; — à la vue de pareils scélérats on n'est pas maître de soi.

— Et c'est à être maître de soi qu'il faut toujours et surtout s'appliquer, monsieur

Fernand, — répondit madame Raymond d'un ton à la fois ferme et maternel.

Cet entretien, quoique insignifiant, me causa cependant une impression profonde.

Malgré la suavité de sa voix, malgré la douceur mélancolique de ses grands yeux bleus, malgré le charme de ses traits et la grâce de ses manières, je pressentais que madame Raymond était une de ces femmes inflexibles de Rome ou de Sparte, dont nos classiques nous racontaient la vie austère ; telle était alors la mobilité, je dirai presque fiévreuse de mes impressions, que depuis mon entrée dans cette maison, et en dehors même de l'impression produite sur moi par la beauté de madame Raymond, je me trou-

vais tout autre, je me sentais le cœur plus haut, mon pouls devait battre plus plein, que dirai-je? J'aspirais à je ne sais quel péril imaginaire que j'aurais intrépidement bravé sous les yeux de madame Raymond.

. . . .

La vieille servante qui nous avait ouvert la porte apporta un goûter frugal composé de pain et de fruits. Au moment où elle déposait les assiettes sur une petite table placée près de la fenêtre du jardin, nous entendîmes un choc retentissant, comme si quelque objet fût tombé de haut sur le plancher du grenier, qui formait comble au dessus de l'appartement où nous nous trouvions.

La sonorité de ce bruit fut d'autant plus

remarquable que la maison était plus silencieuse.

Je me rappelai l'apparition de l'homme à la barbe blonde à l'une des mansardes donnant sur le jardin, et jetai les yeux à la dérobée sur Jean et sur sa mère, au moment où ils échangeaient rapidement un regard d'inquiétude.

— Allons, c'est encore le damné chat du voisin qui fait des siennes là-haut dans le grenier, — dit froidement la vieille servante.

Et elle sortit d'un pas tranquille.

A part l'échange du coup d'œil que j'avais

surpris, Jean et sa mère demeurèrent impassibles.

Madame Raymond nous fit avec une grâce charmante les honneurs du goûter, sans chercher à en excuser la frugalité.

Après un échange de quelques phrases insignifiantes sur le collége et sur nos occupations, madame Raymond me dit avec une bonté maternelle :

— Vers quel but dirigez-vous vos études, monsieur Fernand ! Quelle carrière comptez-vous suivre ?

— Quand je parle de cela à ma grand-mère... Madame, elle me répond : « Mon « enfant, ne t'inquiète pas ; il faut faire tes

« études, comme tout le monde; mais,
« grâce à Dieu, tu n'as pas besoin d'une pro-
« fession pour vivre... Du reste, si tu te sens
« plus tard une vocation pour une carrière
« ou pour une autre, il sera temps de s'en
« occuper. »

— Et cette vocation, vous ne la sentez pas encore? — me demanda madame Raymond.

Voulant me rehausser aux yeux de la mère de mon ami, et lui faire oublier mon malheureux costume de *muscadin*, en me montrant pour ainsi dire en perspective, revêtu d'un brillant uniforme, je répondis d'un air conquérant :

— Il est un état que j'adore et pour lequel

je sens que je suis né, Madame...; c'est l'état militaire. Il a ses dangers; mais il est si glorieux !

— Triste et stérile métier que celui-là, monsieur Fernand, — me répondit madame Raymond en secouant la tête ; — il n'est pas de pire servitude que la servitude militaire; quand elle ne dégrade pas les âmes élevées, elle les attriste profondément.

Très désappointé par cette réponse, je repris pourtant :

— Et tuer des Cosaques. Madame !

— Il n'y a pas besoin d'être militaire pour cela, monsieur Fernand. Dans la dernière guerre de France, ce sont nos paysans en

blouse et en sabots qui ont fait la plus rude guerre aux Cosaques et aux Prussiens ; et, il y a vingt ans, est-ce que les volontaires de la République, courant à la frontière, pieds nus, à peine vêtus, armés de haches, de piques, de mauvais fusils, étaient des militaires ? Non, non ; et pourtant ils ont chassé de France les armées étrangères.

Tandis que madame Raymond parlait ainsi, sa figure ordinairement pâle s'était peu à peu colorée d'une vive rougeur, sa voix douce avait vibré de plus en plus sonore, ses yeux s'étaient animés, et tournant la tête du côté du portrait dont j'ai parlé, elle y attacha un moment ses regards avec une expression de mâle fierté ; elle me parut sublime ainsi. Jean avait comme sa mère

tourné la tête vers le portrait, et semblait le contempler dans un silencieux enthousiasme.

Je ne doutai pas que le père de Jean n'eût été un de ces héroïques volontaires de la république dont venait de parler madame Raymond ; un de leurs chefs, peut-être, dans cette sainte guerre de la patrie, dont, pour la première fois, j'entendais parler, tant était singulière et profonde l'ignorance calculée où, sous tous les régimes, on a tenu les écoliers sur l'histoire de leur pays.

Cette révélation de l'héroïsme de nos pères, faite surtout par la charmante bouche de madame Raymond, fit bouillonner mon sang, et, dans la mobile exaltation de mon

caractère, je m'écriai le plus sincèrement du monde :

— Et nous aussi, Madame nous irions à la frontière pour nous battre contre l'étranger !

Malheureusement pour ma furie guerrière, madame Raymond ne m'entendit pas, plongée qu'elle était sans doute dans les souvenirs que son allusion aux batailles de la révolution venait d'éveiller en elle.

— Pardon, monsieur Fernand, — me dit madame Raymond après un moment de silence, — il est certains souvenirs qui nous impressionnent toujours vivement, mon fils et moi.

Puis elle reprit de sa voix douce et calme :

— Je vous disais donc, monsieur Fernand, que le métier de la guerre était un stérile et triste métier, excepté lorsqu'il s'agit de défendre son pays, et alors tout le monde est soldat. Aussi, mon fils, d'accord avec moi, a choisi une profession plus utile.

— Oui, Madame, Jean m'a dit qu'il voulait l'an prochain entrer à l'école des Arts-et-Métiers.

— Et tu n'as pas paru très enthousiasmé de ma vocation, — me dit Jean en souriant.

— C'est pourtant un bel avenir pour mon fils, monsieur Fernand. Savez-vous qu'en

sortant de cette école, il peut devenir directeur d'une grande usine ? Etre ainsi le *général*, non d'une troupe de parade, oisive et brillante, mais d'une armée de braves artisans dont le labeur fait la richesse du pays! dites, n'est-ce pas une belle mission que de diriger le travail de ces braves gens ; de les éclairer, de les moraliser, de les aimer enfin, et de rendre leur sort le plus heureux possible? Dites, monsieur Fernand, cela ne vaut-il pas mieux que de perdre son temps dans les loisirs stériles d'une garnison ?

— Oh ! si, Madame ! Exposée ainsi par vous, je comprends maintenant qu'une pareille carriere est superbe, et je le comprends si bien, m'écriai-je, — qu'aujourd'hui même je veux demander à ma grand'-

mère d'entrer à l'Ecole des Arts-et-Métiers en même temps que Jean... Quand cela ne me servirait qu'à ne pas me séparer de lui, — ajoutai-je en tendant la main à mon ami, — ce serait déjà une excellente idée, n'est-ce pas, Madame?

— Allons, monsieur Fernand, — me dit madame Raymond, touchée de la sincérité de mon attachement pour son fils, — Jean vous avait bien jugé... Vous êtes un bon et digne cœur... Votre seul défaut... et il faut y songer, monsieur Fernand, — ajouta madame Raymond avec une expression de touchante sollicitude, — votre seul défaut est, je crois, de céder trop facilement à tous les entraînements. C'est à merveille quand les

entraînements sont généreux ; mais, s'ils sont mauvais, c'est un danger.

— Hélas ! oui, Madame...

— Si je vous fais ainsi de la morale, monsieur Fernand, — ajouta madame Raymond en souriant avec un charme infini, — c'est que vous êtes l'ami de mon fils, et, j'en suis certaine, vous ne prendrez pas mes paroles en mauvaise part ?

— Oh ! non, Madame, au contraire.

— Eh bien ! tenez, depuis une heure que vous êtes ici, vous avez déjà subitement changé de vocation ? Vous vous sentiez né, disiez-vous tout à l'heure, pour l'état militaire, et voilà maintenant que par une con-

version subite, quittant le militaire pour le civil, vous voulez entrer à l'école des arts et métiers ?

— C'est pourtant vrai cela, Madame. C'est étonnant comme j'ai vite changé d'avis, — dis-je naïvement en songeant à la mobilité de mes résolutions.

Et j'ajoutai tristement :

— Ah ! Madame ! Jean a bien raison de me répéter souvent que je n'ai pas de caractère.

— En cela, monsieur Fernand, mon fils agit en ami sincère. Voici le blâme. Maintenant voici la louange, — ajouta madame Raymond : — vos entraînements d'aujour-

d'hui, le dernier surtout, part d'un excellent cœur. Il n'y aurait aucun danger à se laisser ainsi aller à ses premiers mouvements, si l'on devait toujours vivre avec de braves gens... Mais, hélas ! monsieur Fernand, il n'y a pas malheureusement que de bonnes gens au monde, et les séductions des méchants sont dangereuses. C'est en présence de ces séductions que la faiblesse de caractère nous devient funeste. Croyez-moi, monsieur Fernand, il est plus facile de faire le bien que de résister au mal... Mais assez de morale pour aujourd'hui, — ajouta madame Raymond avec une grâce infinie. — Voilà l'heure d'aller chez madame votre grand'-mère ; vous la remercierez pour moi, je vous prie, de l'invitation qu'elle a bien voulu faire à mon fils, et l'un de ces prochains diman-

ches, en revenant goûter ici avec Jean, vous me prouverez, je l'espère, que vous n'avez pas pris ma morale en mauvaise part.

— La preuve du contraire, Madame, — m'écriai-je du plus profond de mon cœur et d'un ton beaucoup trop solennel, — c'est que je jure devant vous et devant Jean d'avoir désormais une grande force de caractère... Oui, Madame, je le jure, par ce que j'ai de plus sacré, vous verrez, et Jean aussi le verra... si je tiens ma promesse.

Avant de quitter sa mère, Jean se retira avec elle dans une pièce voisine, où ils eurent ensemble un court entretien : cet entretien me parut avoir beaucoup attristé mon ami.

Après les adieux que Jean fit à sa mère, nous quittâmes le faubourg Saint-Antoine pour aller dîner chez ma grand'mère.

. . . .

Mon premier mot, en sortant de chez madame Raymond, fut de dire à son fils :

— Mon Dieu ! que tu es heureux d'avoir une mère comme la tienne !

— N'est-ce pas, me répondit Jean avec une expression de tendresse et d'orgueil, comprends-tu maintenant mon idolâtrie pour elle ? et encore tu ne la connais qu'à demi.

— Comment ?

— Si tu savais, malgré sa bonté d'ange, quel courage, quel sang-froid dans le danger !

— Quel danger? — demandai-je vivement à Jean.

— Une fois le feu a pris chez nous, — me dit Jean avec embarras, — et ma mère a seule conservé son sang-froid.

Je devinai que mon ami, craignant d'en avoir trop dit, voulait me donner le change. Cette réticence m'affligea : je pensai que Raymond avait des secrets pour moi ; d'abord, je me sentis blessé de sa discrétion ; puis, me rappelant mes nombreuses preuves d'étourderie et d'indiscrétion (naguère encore au sujet d'Hyacinthe), la réserve de

Raymond me parut excusable; cependant elle m'empêcha de lui faire un aveu que j'avais sur les lèvres : je veux parler de la mystérieuse apparition de l'homme à barbe blonde dans le grenier; aussi, autant par timidité que par crainte de voir la défiance de Jean s'augmenter, en me sachant maître d'un secret, important peut-être, qu'il n'avait pas jugé à propos de me confier, je me tus sur cette circonstance.

Depuis son entretien particulier avec sa mère, Jean me paraissait préoccupé; son silence me laissa seul à mes pensées, c'est-à-dire au souvenir charmant de madame Raymond.

Je n'étais pas précoce; je n'avais que les

idées de mon âge ; jusqu'alors elles étaient restées pures ; l'impression que me laissait madame Raymond, le trouble, la vague inquiétude de mon cœur, me semblaient inexplicables.

Pour la première fois j'avais admiré la beauté d'une femme.... Mais ce mélange de grâce et de mélancolie, de douceur et d'énergie, si remarquable chez madame Raymond, la sollicitude à la fois sérieuse et bienveillante qu'elle m'avait témoignée, tout enfin, jusqu'aux mystères que semblait renfermer la petite maison du faubourg Saint-Antoine, impressionnait et exaltait mon imagination toujours si mobile.



VII

VII

A mesure que Raymond et moi, nous nous approchions de la maison de ma grand'-mère, je me sentais embarrassé du luxe que mon ami allait trouver chez nous. (Et dont il parlerait sans doute à sa mère.) J'avais, en un mot, en ce moment, honte de notre richesse, comme tant d'autres rougissent de leur pauvreté.

Je comparais l'autère simplicité de la vie de madame Raymond, sa raison, ses conseils judicieux et touchants, à la gaîté débonnaire de ma pauvre grand'mère, toujours si enjouée, et je dirais presque si *étourdiment* tendre pour moi, car de sa vie elle n'avait osé m'adresser le moindre reproche; aussi, peu de temps avant d'entrer chez elle, je dis à Jean avec une certaine hésitation :

— Tu vas peut-être trouver... notre maison ridicule ?

— Ridicule ! — répéta Jean d'un air surpris, — et pourquoi ?

— Je vais te le dire, ma bonne grand'mère (et il faut passer bien des choses à une femme de son âge, n'est-ce pas, Jean ?) ma

bonne grand'mère aime ses aises, à avoir un nombreux domestique; sa maison est somptueuse, sa table recherchée; enfin, — ajoutai-je avec un soupir, — elle aime à vivre très grandement.

— Elle a bien raison, puisqu'elle le peut, — reprit Jean. — Qu'est-ce que tu veux que je trouve de ridicule là dedans?

— C'est que, — dis-je avec embarras, — c'est que... je croyais... que parce que chez toi... chez ta mère... je...

— Allons, *accouche donc!* — reprit Jean en souriant et haussant les épaules car je m'étais interrompu; — dis donc franchement ta pensée. Croirais-tu par hasard que, parce que je suis pauvre, je trouve ridicules ceux

qui sont riches? Crois-tu que ma mère m'ait élevé dans ses idées-là?

— Oh! non, certes, — m'écriai-je, — il n'y a pas au monde une meilleure mère que la tienne; — Çà a été, tu le sais, mon premier mot en sortant de chez toi. Aussi, tiens, Jean, je crains que ma grand'mère...

J'hésitais encore à achever. Jean parut s'impatienter; je me hâtai d'ajouter résolument:

— Allons, j'*accouche*, comme tu dis. Eh bien! je crains qu'en comparant ta mère à ma grand'mère, tu ne trouves celle-ci d'une faiblesse ridicule pour moi: car elle m'a toujours affreusement gâté.

— Mon bon Fernand, ta grand'mère t'adore, elle m'invite chez elle, elle est d'un âge que j'ai toujours appris à respecter ; je la connais jusqu'ici par sa tendresse pour toi, et par sa bienveillance pour moi. Comment aurais-je mauvaise opinion d'elle ?

Ces mots prononcés par Jean avec sa sincérité habituelle, me soulagèrent d'un grand poids.

— A propos, Jean, — lui dis-je peu d'instant avant d'entrer chez nous, — il faut que je te prévienne d'un fameux ennui.

— Que veux-tu dire?

— J'ai deux cousines, Hermance et Julia, deux petites filles de douze et treize ans ; tous

les dimanches elles viennent dîner à la maison. Ma grand'mère me recommande sans cesse de *faire le chevalier français* avec elles, d'être galant..., enfin, c'est assommant; elle est capable de vouloir aussi te faire faire le *chevalier français*, et de te mettre à table à côté de l'une ou de l'autre de ces petites; veux-tu que je dise que ça t'ennuierait à la mort?

— Faire le *chevalier français* et le galant,— me répondit gaîment Raymond. — Cela ne me va pas plus qu'à toi, mais une fois n'est pas coutume; et je me sacrifierai plutôt que de risquer de contrarier ta grand'mère.

Nous habitions une très belle maison au Marais. Cette demeure, bâtie par mon bisaïeul, riche prévôt des marchands, rappe-

lait la somptuosité du dernier siècle. Ma grand'mère, par un merveilleux hasard, et il faut le dire aussi, grâce à sa bienfaisance proverbiale, dans le quartier, avait traversé la révolution sans quitter Paris ; fidèle à ses goûts, à ses habitudes comme à ses amis, elle avait eu horreur des modes architecturales de l'empire ; aussi, lors de la première restauration, madame de Francheville accomplit à son tour, comme elle disait, *sa petite restauration*, en faisant redorer, repeindre et remeubler sa maison, lui conservant scrupuleusement son caractère Louis XV. Ne redoutant plus les critiques de Jean, j'éprouvais (malgré mon récent enthousiasme pour l'austère simplicité de la petite maison du faubourg Saint-Antoine), j'éprouvais une secrète vanité en songeant à la surprise que

la vue de notre hôtel allait causer à mon ami ; je fus singulièrement désappointé, je dirais presque un peu piqué... de l'indifférence de Jean. Nous avions monté le grand escalier de marbre au plafond richement peint à fresque, puis traversé le vaste antichambre à colonnes de stuc qui précédait plusieurs salons. Donc Jean ne s'était pas extasié le moins du monde sur tant de magnificence. Je ne vis non plus sur ses traits cette sorte de réserve envieuse qui se fait pour n'avoir pas à admirer ; non, Jean me parut aussi peu soucieux de la splendeur de notre maison que de la modeste simplicité de la demeure de madame Raymond.

Nous arrivâmes au boudoir *Pompadour*, où se tenait ordinairement ma grand'mère.

Elle était coiffée, selon son habitude, d'un bonnet de dentelle à fleurs, avec ses cheveux crêpés et poudrés à la maréchale. Ses yeux noirs semblaient plus brillants encore par le contraste de la poudre et du *fard* qui montait presque jusqu'à ses paupières ; elle portait, comme toujours, une robe de satin gris glacé de blanc, bien ajustée à sa taille encore fine et droite pour son âge.

En nous voyant entrer, Jean et moi, l'excellente femme me dit en me tendant les bras :

— Bonjour, mon Fernand, bonjour.

Et elle m'embrassa tendrement au milieu d'un léger nuage de poudre, causé par la

vivacité de ses mouvements qui froissaient sa coiffure, puis elle ajouta en riant :

— Bon, voilà que je m'en vas te poudrer à blanc, mon pauvre Fernand ; mais tu as, ma foi, les cheveux si noirs qu'il n'y paraîtra pas trop.

S'adressant alors à Jean :

—Maintenant à nous deux, monsieur Raymond, non que je veuille aussi vous poudrer à blanc, n'ayez point peur ! Je veux seulement vous dire combien je suis aise de recevoir ici le meilleur ami de mon Fernand, de ce mauvais sujet, — ajouta-t-elle gaîment en me montrant. —Mais il faut être juste, monsieur Raymond, si mon Fernand est un abominable paresseux, il a du moins

le bon esprit et le bon goût de rendre hommage à ceux qui travaillent aussi assidûment que vous.

Jean s'inclina, ma grand'mère reprit avec sa volubilité naturelle :

— Il y a, par exemple, une chose dans laquelle mon Fernand est aussi fort que vous, à ce qu'il paraît, monsieur Raymond? c'est les révoltes. Ah! mon Dieu, qu'il m'a donc fait rire (et ma grand'mère se mit à rire de nouveau à ce souvenir); qu'il m'a donc fait rire en me racontant ce fameux complot où vous avez éteint les quinquets avec des ficelles, à seule fin de jeter vos dictionnaires à la tête de cet abominable maître, qui, entre autre scélératesses, avait eu celle de priver

mon Fernand de ses sorties pendant trois dimanches de suite. Ah! ça, mais j'y pense, mes enfants, il est encore de bonne heure, vous avez peut-être faim? Voyons, Fernand, tu es ici chez toi, mon garçon; fais donc à ton ami les honneurs de la maison, un doigt de vin de Madère ou de Malvoisie, avec un biscuit, en attendant le dîner. Sonne donc, Fernand?

— Je vous rends grâce, madame, — dit Jean, — je n'accepterai rien.

— Nous avons goûté chez madame Raymond... ajoutai-je.

— Et ma mère m'a prié, Madame, de vous dire combien elle était touchée de l'in-

vitation que vous m'avez faite, — reprit Raymond.

— Mais c'est tout simple, ça, mes enfants; les amis de nos petits-fils sont nos amis, à nous mères grands. Qu'est-ce que nous voulons, nous autres bonnes vieilles gens? c'est qu'elle s'amuse et soit heureuse, cette belle jeunesse fleurie! Elle est si gentille à voir, cabriolant dans la joie et le plaisir, comme chevreaux au mois de mai!... Eh! eh! eh! la vie n'est déjà pas trop longue, et l'âge arrive si tôt! Faut donc profiter de son printemps, et en fameusement profiter.... n'est-ce pas, monsieur Raymond? Les roses n'ont qu'une saison, comme on disait de mon temps; faut donc les moissonner à tour de bras, ces chères belles roses de la jeu-

nesse, c'est autant de sauvé ! Le sage ne remet jamais un plaisir au lendemain. Rappelez-vous le principe, mes enfants, et pratiquez-le tant que vous pourrez... Ah ça ! pendant que j'y pense, faut que je vous dise une chose : tu sais, mon Fernand, que tes cousines viennent dîner tous les dimanches avec ta tante?

Je poussai légèrement le pied de Jean ; nous arrivions à l'endroit du *Chevalier français,* et je répondis :

— Oui, grand-mère, je sais cela.

— J'avais eu une bonne idée, mes enfants, c'était de vous fourrer tous les quatre à une table séparée, dans la petite salle à manger. C'est là que vous auriez joliment ri et ba-

billé avec ces petites-filles, hein, mauvais sujets? mais ma belle sœur n'a point voulu du tout entendre de cette oreille-là, mon pauvre garçon. Il faudra donc, mes enfants, vous résigner à manger à la grande table... Je n'ai pas besoin de vous recommander d'être galants pour ces demoiselles... de vous montrer enfin de *vrais chevaliers français*...; ce sont de ces gentilles habitudes qu'on ne saurait prendre de trop bonne heure, parce que, voyez-vous, mes amis... plus tard... ça vous sert... Eh! eh! eh! je m'entends, mais j'espère bien que vous ne m'entendez point du tout, mauvais sujets!

L'arrivée de plusieurs de nos convives interrompit notre entretien avec ma grand'-mère; on passa du boudoir dans l'un des

salons ; je restai seul un moment avec Raymond ; j'avais le cœur serré, je me sentais humilié. Ma pauvre grand'mère, malgré l'excellence de son cœur, avait dû, si cela se peut dire. *parlé toujours faux* à l'esprit de Jean, et être en continuel discord avec ses secrètes pensées. Quelle fut ma surprise, ma joie, lorsqu'il me dit, au contraire, avec sa sincérité habituelle :

— Quelle brave dame que ta grand'mère ! à cet âge avoir conservé cette gaîté, cette jeunesse de cœur !...

— Vrai, dis-je à Jean, tout joyeux, — tu es content d'elle ?

— Certainement, — me répondit Ray-

mond en me souriant ; — je lui donnerai, si tu le veux, un *satisfecit.*

— Ses idées ne t'ont pas choqué ?

— Pourquoi m'auraient - elles choqué ? Après tout que demande-t-elle? Que la jeunesse soit heureuse !

— Mais enfin ses idées ne sont pas celles de ta mère, tant s'en faut !

— Quant à cela, c'est vrai, Fernand,— me répondit Jean avec un sourire mélancolique ; — ma mère pense autrement que ta grand'mère ; celle-ci n'a moissonné que des roses dans sa vie, comme elle dit, aussi ne voit-elle partout que des roses. Ma mère voit

autrement et autre chose...; mais toutes deux ont le cœur excellent.

Les amis de ma grand'mère, ses *vieux fidèles,* ainsi qu'elle les appelait, avaient autrefois appartenu à la haute bourgeoisie, à la finance ou à l'ancienne magistrature; quelques-uns, en très petit nombre, à la noblesse d'épée; sauf deux ou trois de ces derniers, aucun des *vieux fidèles* de ma grand'mère n'avait, non plus qu'elle, émigré, n'en maudissant pas moins la révolution. Aussi accueillirent-ils avec enthousiasme la première et la seconde restauration des Bourbons. Il y avait entre autres, parmi ces *vieux fidèles,* un certain *comte* DE LA BUSSIÈRE, alors sous-gouverneur des pages; il assistait au dîner dont je parle, et s'excusa auprès de ma

grand'mère de se présenter chez elle en uniforme, étant obligé, disait-il, d'aller ensuite aux Tuileries pour son service. M. de la Bussière était un homme de quarante ans, d'une tournure encore élégante et d'une belle figure. Je me souviens qu'il fit sensation dans le salon, lorsqu'il parut avec son brillant habit rouge, brodé d'or, comme celui des pages de Louis XVIII. Cet uniforme me paraissait très séduisant, et je le regardais avec admiration. Ma grand'mère s'en aperçut et me dit :

— Hein ! mon Fernand ! quel joli uniforme ?

— Oui, grand'mère, il est charmant !

— Eh bien, mon cher Fernand ! — me dit

en souriant M. de la Bussière, — il ne tient qu'à vous d'en avoir un semblable.

— Comment cela, monsieur ?

— Vous avez quinze ans et demi ; que madame de Francheville vous permette d'entrer aux pages de Sa Majesté, vous aurez un uniforme aussi joli que le mien, et vous serez sous ma tutelle !

— Vraiment, monsieur de la Bussière, — reprit ma grand'mère, — vous parlez sérieusement ?

— Très sérieusement, madame, et, si vous voulez donner suite à cette idée, j'en parlerai au premier gentilhomme de la chambre. Je suis fort de ses amis, et certain d'avance de

son consentement. Le roi, dans un esprit de fusion très libéral, désirant aussi recruter ses pages parmi quelques jeunes gens riches de haute et vieille bourgeoisie.

— Ma foi ! qu'est-ce que tu penses de cela, Fernand? — reprit ma grand'mère ; — dis donc, mon garçon, je te vois d'ici avec ce joli uniforme, il n'y aurait pas de page plus leste et plus fringant que toi ; tu ne fais pas grand-chose à Sainte-Barbe ! Ça t'amuserais toujours davantage que ton imbécile de latin ? Je garnirais bien ton gousset, et tu serais des plus pimpants ?.. Eh ! eh ! mon petit-fils ! page !.. — reprit en riant ma grand'mère. — C'est drôle ! il me semble que ça me rajeunirait de vingt ans... Et d'ailleurs... tu as la vocation, ajouta madame de Francheville

d'un air triomphant. — Oui, mon cher monsieur de la Bussière, il a la vocation, car, voyez-vous, c'est un vrai démon quand il s'y met.

— Il ne faut pas me dire cela d'avance, madame, — reprit gaîment M. de la Bussière, — ne suis-je pas le futur gouverneur de M. Fernand?

— Ah bien, oui! mais un moment, — reprit ma grand'mère; — maintenant j'y pense, ce ne serait-il pas un métier trop rude, trop pénible pour ce pauvre enfant, au moins?

— Accompagner le roi au spectacle, dans ses promenades et à la chasse, attendre les

ordres de Sa Majesté dans un des salons du palais, être, par obligation, de toutes les fêtes de la cour, voilà ce qu'il y a de plus pénible dans le service d'un page, — répondit M. de la Bussière. — Vous voyez, madame, qu'après tout votre cher Fernand ne serait pas trop à plaindre.

— Mais au contraire... c'est charmant... A la bonne heure, voilà au moins une carrière où le devoir est un plaisir de chaque jour, une fête perpétuelle... Parlez-moi de ça ! — s'écria ma grand'mère. — Eh bien ! mon enfant, qu'est-ce que tu en penses ?.. ça te convient, j'espère.

— Grand'mère... se décider... ainsi... tout de suite... — dis-je avec embarras, trem-

blant que Jean, que je voyais à quelques pas de moi, regardant un tableau, n'entendît les séduisantes propositions que me faisait M. de la Bussière, — je voudrais réfléchir.

— Réfléchir à quoi, mon garçon ? . Comment ? tu hésites ? Avoir quinze ans... et être page à la cour ! — reprit vivement ma grand'mère. Puis elle ajouta en regardant le sous-gouverneur d'un air malin : — Ah ! si jeunesse savait... n'est-ce pas M. de la Bussière ?

L'arrivée de ma tante et de mes deux cousines interrompit cette conversation ; je profitai de cette occasion pour me rapprocher de mon ami, craignant toujours qu'il n'eût entendu l'offre de M. de la Bussière. Il n'en était rien, car Jean me dit :

— Qu'est-ce donc que ce grand monsieur en habit rouge brodé qui causait avec ta grand'mère ?

— C'est le sous-gouverneur des pages.

— De quels pages ?

— Mais, Jean, des pages du roi.

— Comment, Fernand, de ce temps-ci, les rois ont encore des pages ?

— Certainement ; mais qu'as-tu à sourire ainsi ?

— Il me paraît plaisant que le roi trouve des gens pour faire ce drôle de métier-là.

— Le métier de page... un drôle de métier? — dis-je à Raymond avec une vivacité involontaire ; — mais les pages sont de la cour... les pages vont à la cour.

— Oh ! oh ! — reprit Raymond avec un sourire de dédain moqueur, — c'est différent ! — j'ignorais toutes ces belles choses ; pardon, mon pauvre Fernand, tu le sais, je suis un vrai sauvage.

Heureusement pour moi, car mon embarras était extrême, ma grand'mère m'appela ; ma tante venait d'arriver et désirait me voir. Je quittai Raymond pour rejoindre mes deux cousines et leur mère.

Hermance avait douze ans, Julia en avait

treize ; la première était d'une figure seulement agréable ; la seconde promettait d'être fort jolie ; elle joignait à cet avenir de beauté un esprit remarquablement avancé pour son âge ; elle écrivait alors les portraits de différentes personnes de notre famille ; je me rappelle que celui de ma grand'mère était un petit chef-d'œuvre de grâce, de délicatesse et de fine observation. Du reste, Julia, malgré cette précocité d'esprit, était demeurée enfant plus même que ne le comportait son âge : la poupée, la dînette et le cerceau faisaient encore la joie de ses récréations ; elle m'inspirait, ainsi que sa sœur (d'un esprit beaucoup moins remarquable que le sien), non pas de l'éloignement, mais de la gêne et de l'ennui, en raison de mon rôle obligé de *chevalier français ;* puis j'avais un

vague instinct de la supériorité de l'intelligence de Julia. Cela m'humiliait un peu, aussi je me trouvais plus à mon aise avec Harmance, sur qui je jetai cé soir là mon dévolu pour être ma voisine de table.

On vint annoncer à ma grand'mère qu'elle était servie.

— Allons, mon enfant, — me dit-elle, — toi et ton ami soyez galants. M. Raymond donnera son bras à ta cousine Julia, toi, à ta cousine Hermance.



VIII

VIII

On se mit à table...

Après quelques conversations particulières, l'entretien se généralisa. Entre autres choses, on vint à parler du *Mariage de Figaro,* que l'on avait depuis peu de temps repris au Théâtre-Français. J'entendais parler pour la première fois de cette pièce de théâtre... On

verra plus tard pourquoi j'insiste sur cet incident.

— J'avoue, — dit ma grand'mère, — que je n'ai rien vu de plus fin, de plus charmant que mademoiselle Mars dans le rôle de Susanne, il est impossible de joindre plus de grâce à plus de malice et de coquetterie.

— Et mademoiselle Clotilde? dans le rôle de Chérubin, madame? — reprit une autre personne, — n'est-elle pas charmante aussi, dans son costume de petit page?

— Elle est délicieuse, — reprit madame de Francheville, — on ne peut voir un minois plus fripon.

— Ce qui m'a surtout frappé dans le jeu

de mademoiselle Clotilde, reprit M. de la Bussière, – c'est la nuance de mélancolie tendre que mademoiselle Clotilde a jetée çà et là sur le caractère du petit page ; ce n'est plus un enfant, ce n'est pas encore un homme, c'est un adolescent *tourmenté de ses quinze ans*, comme dit la chanson, et déjà secrètement amoureux de sa belle marraine.

Je prêtais une oreille avide à ces paroles. Elles n'eussent sans doute pas attiré mon attention avant mon entrevue avec la mère de Jean Raymond, et la proposition de M. de la Bussière d'entrer *aux pages* du roi ; ce *Chérubin*, secrètement épris de sa belle marraine, me fit rêver, tant rêver, que je m'intéressai moins à la suite de la conversation.

L'on avait en effet cessé de s'occuper de Chérubin, pour parler de mademoiselle Mars, dans un autre rôle ; le nom de la célèbre artiste amena l'entretien sur quelques troubles récemment causés au parterre de la Comédie-Française, au sujet des bouquets de violettes que portait depuis quelques temps mademoiselle Mars ; bouquets alors considérés comme emblêmes séditieux. De ces troubles de théâtre, on a bientôt parlé de troubles plus sérieux, qui avaient naguère éclaté dans le midi de la France. A ce propos, une conversation s'engagea entre M. de la Bussière et un M. *Descombes*, procureur du roi à Paris. La figure bilieuse, les gros sourcils noirs, l'air presque sinistre de ce magistrat me sont toujours restés présents à l'esprit.

A la nouvelle de ces troubles annoncée par M. Descombes, M. de la Bussière répondit :

— Heureusement, dans le Midi, nos braves amis catholiques et royalistes sont en grande majorité ; ils auront facilement raison de la poignée de bonapartistes qui s'agitent dans leur impuissance.

— S'il n'y avait que des bonapartistes, — répondit M. Descombes, — l'affaire serait moins grave ; mais les protestants se remuent. Il existe toujours, dans cette maudite race-là, un vieux levain révolutionnaire ; aussi vais-je vous étonner en vous apprenant qu'on a vu des bonnets rouges à Uzès, et qu'on y a même, chose énorme, inouïe ! crié : Vive la République !

Ce sont des misérables auxquels il faut donner d'abord des douches, et ensuite le fouet, — répondit en riant M. de la Bussière, — si ce remède-là ne les guérit pas, on leur administre alors quelques onces de plomb dans la cervelle. Un Jacobin (car un Jacobin seul peut crier, de nos jours : Vive la République!) un Jacobin est une bête enragée ou insensée. Encore une fois, du plomb ou des douches.

— Je m'oppose de toutes mes forces à l'expédient du plomb, car je ne veux point du tout la mort du pécheur, dit ma grand-mère, — mais à la rigueur je serais pour les douches.

— Alors, Madame, des douches à l'huile

bouillante... — dit un plaisant qui fit beaucoup rire.

— Moi, — reprit un autre, — un Jacobin ma fait toujours l'effet d'un monstre issu d'un tigre et d'une louve...

— Pourquoi pas d'une *jacobine*, — ajouta quelqu'un, — car il y en a eu pourtant de ces horribles femmes.

— Alors appelons-les... des femelles républicaines si vous voulez, — dit un autre convive, — mais de grâce ne blasphémez pas le nom de femme en le donnant à d'aussi abominables créatures...

Le hasard m'ayant fait à ce moment jeter

les yeux sur Raymond, il me parut très-pâle ; il tenait ses yeux baissés, ne mangeait pas, et ce qu'on lui avait servi restait sur son assiette. Je n'attachai pas d'importance à cette remarque, je pensai que Jean se trouvait peut-être embarrassé de se voir en si brillante compagnie.

L'entretien poursuivit son cours.

— Je vous assure, Messieurs, — reprit gravement M. Descombes, — que ce que je vous dis est sérieux, très sérieux. Cet abominable parti révolutionnaire, que l'on croyait noyé dans le sang qu'il a répandu, prend aujourd'hui le masque du bonapartisme, pour égarer et soulever les populations. Quelques-uns de ces tigres altérés de

massacres, poussent même l'audace jusqu'à arborer franchement leur épouvantable drapeau, ainsi que cela a eu lieu, à Uzès, où ils ont osé crier : Vive la République. Heureusement, comme le dit ce cher monsieur de la Bussière, nos amis sont là.

— Sans compter, — reprit un autre convive, — sans compter les braves troupes de nos chers alliés, qui ont mis à la raison les *brigands de la Loire*, et ceux-là étaient bien autrement difficiles à mâter qu'une poignée de jacobins.

— Sans doute, — reprit M. Descombes, — nous sommes en force ; mais ne nous endormons pas, nos éternels ennemis veillent, à telle enseigne qu'un certain *Godefroid*, républicain forcené.

A ce nom, je vis Jean Raymond, sur qui j'avais de nouveau jeté les yeux, inquiet de sa pâleur, rougir extrêmement.

— Godefroid ! – demanda l'un des convives, — Godefroid, l'ancien conventionnel ? le lâche hypocrite qui affectait tant de mansuétude ?

— Il faut avouer, — se hasarda de dire un des convives, — il faut avouer que, même sous la Terreur, on a cité d'amirables traits de clémence et de générosité du conventionnel Godefroid et de son beau-frère, le...

— Infâme hypocrisie ! — s'écria M. Descombes en interrompant le convive avec aigreur ; — le chacal se masquait en agneau pour mieux saisir sa proie.

— Allons, allons, mon cher monsieur Descombes, — dit ma bonne grand'mère, — croyons au bien sans lui chercher d'arrière-pensée : c'est si facile et si agréable de croire au bien...

— Hélas ! Madame, reprit le magistrat, — nous autres qui voyons les choses de près, nous ne pouvons partager un pareil optimisme, surtout à l'endroit de ce Godefroid. Vous allez savoir pourquoi.

— Voyons, mon cher monsieur Descombes, — dit ma grand'mère, —expliquez-nous cela, car je vous déclare, moi, qui ai encore ma mémoire de quinze ans, que j'ai entendu dans ces tristes temps de la Révolution dire le plus grand bien de ce conventionnel Go-

defroid. Une femme qui s'adressait à lui au nom d'un frère, d'un fils ou d'un époux, était toujours certaine d'être écoutée.

— Je vous le répète, Madame, hypocrisie, pure hypocrisie. Ce Godefroid avait, par la fuite, après le 9 thermidor, échappé au supplice qui attendait les scélérats ses pareils; il s'était réfugié aux États-Unis depuis plusieurs années; mais dernièrement, débarqué à Bordeaux, il s'est rendu dans le Midi, où il avait autrefois de nombreuses relations révolutionnaires, alors il a *travaillé* les protestants, excité les Bonapartistes, et, croyant le moment venu, il a tenté un mouvement républicain, heureusement bientôt réprimé, et ensuite duquel ce Godefroid a été arrêté

et condamné à mort par une de nos cours prévôtales.

— A-t-on vu l'audace d'un pareil bandit, — reprit une voix.

— Ce qui est désolant, — reprit M. Descombes, — c'est que ce misérable Godefroid est parvenu à s'échapper de prison ; on le croit errant dans les montages du Vivarais, à la tête d'une poignée de brigands de sa sorte. Mais il ne pourra échapper, Dieu merci, aux poursuites dirigées contre lui, car c'est un homme des plus dangereux par son audace, son énergie et son intelligence.

— Et j'espère bien, — dit un convive, —

si on reprend ce scélérat, l'on n'ira pas faire de la générosité mal à propos.

— Oh ! oh ! soyez tranquille, Monsieur, — dit M. Descombes en souriant, — le mot clémence est heureusement rayé du dictionnaire des cours prévôtales ; dieu merci, nous ne manquons pas de renseignements ; de plus, la Providence nous a doué d'un ministre de la police qui n'a pas son pareil au monde pour les inventions. Vous tomberiez des nues, Mesdames, — ajouta le procureur du roi d'un air coquet, — si vous saviez les tours de force de Son Excellence... je devrais dire ses prodiges ; vous ne me croiriez pas si je vous instruisais des moyens merveilleux, inouïs qu'il met en œuvre pour obtenir certaines informations.... délicates, fort dé-

licates... Oh ! Mesdames, si vous saviez quels instruments il fait agir! instruments jusqu'ici malheureusement trop négligés, sauf pourtant par cette fine mouche de duc d'Otrante. Car sous l'empire, M. le duc s'est si admirablement servi de ces mystérieux moyens, lors de deux ou trois circonstances, qu'au dernier moment on a appris aux personnes arrêtées, par qui elles avaient été dénoncées. Eh bien ! Mesdames, ces personnes ont été exécutées sans vouloir ajouter foi à cette révélation, tant elle leur paraissait absurde, impossible.

— Mais, Monsieur, savez-vous que c'est très effrayant au moins, ce que vous dites-là, — reprit une femme ; — on finirait par

ne pas se croire en sûreté, même au milieu de ses amis?

— Avoir des *observateurs* parmi ses amis intimes, — reprit en riant M. Descombes,— c'est la moindre des choses. S. E. le ministre de la police a, je vous le répète, Mesdames, des moyens beaucoup plus ingénieux que ceux-là ! Aussi, rassurez-vous, tôt ou tard, aucun des misérables dont nous parlons, n'échappera au glaive de la justice !

— Ah ! mes amis, — reprit tristement ma grand'mère, — toujours des arrestations ! toujours des condamnations ! toujours des discordes civiles ! moi qui espérais tant voir renaître la paix, la joie, la vieille gaîté française avec le retour de nos bons rois. Quand

donc cesseront ces tristes dissensions?

— Elles cesseront, madame, lorsque le dernier révolutionnaire aura monté sur l'échafaud, — dit M. Descombes en dégustant lentement un verre de vin vieux.

La conversation fut soudain interrompue par ma tante, qui, placée en face de sa fille Julia, s'écria d'un ton alarmé :

— Mon Dieu!... Julia... qu'as-tu donc?... Te voilà tout en larmes...

— Pardon... maman... ce n'est pas ma faute... — reprit ma petite cousine Julia en essuyant ses yeux, et montrant du geste Jean Raymond assis à côté d'elle, et qui, très pâle,

tenait la tête baissée : J'ai vu de grosses larmes tomber des yeux de monsieur sur son assiette ;... alors ,... je ne sais pas pourquoi,... mais de voir pleurer l'ami de Fernand,... cela m'avait donné aussi envie de pleurer.

Tous les regards se tournèrent alors vers Julia et Jean Raymond. Très inquiet, je me levai de ma place pour courir auprès de mon ami, tandis que ma grand'mère disait à Jean avec émotion :

— Mon pauvre enfant, qu'avez-vous donc? Pourquoi ces larmes?

— Ce n'est rien , madame , — balbutia Jean ; — je vous demande pardon... ; mais...

j'ai un si grand mal de tête, la douleur est si vive... que je n'ai pu m'empêcher de pleurer...

— Fernand, — me dit ma grand'mère, — emmène ton ami; fais-lui prendre l'air, je vais vous rejoindre.

Je sortis de la salle à manger avec Jean. Je le menai dans le jardin. A peine y fut-il qu'il pressa sa tête entre ses deux mains et qu'il s'écria :

— Oh! que j'ai souffert... Mon Dieu! que j'ai souffert...

— Je le crois, — lui dis-je, de plus en plus chagrin. — Je le crois, Jean... car tu as

pleuré... Mais ce n'était pas ton mal de tête qui t'arrachait des larmes, je te sais trop dur à la souffrance pour croire cela ; aussi, je t'en supplie... dis-moi ce que tu as.

Jean me regarda avec une expression de surprise amère.

— Ce que j'ai, — s'écria-t-il, — tu me le demandes ?

— Mais... oui, — lui dis-je en toute sincérité.

Raymond garda un moment de silence pendant lequel il me regarda fixement ; puis il me tendit la main et me dit :

— C'est vrai... tu ne peux pas savoir... tu

n'as pas pu comprendre combien ce que j'entendais me faisait mal !

— Ce que tu entendais ? — lui dis-je en cherchant à me rappeler la conversation du dîner ; et, n'y voyant rien alors qui pût motiver la douloureuse impression de Jean, j'ajoutai : — Et qu'a-t-on dit à dîner qui ait pu te causer tant de peine ?

— Fernand, rentrons, l'air m'a soulagé, — reprit Jean sans répondre à ma question. — Tu m'excuseras auprès de ta grand'mère, en lui disant que, tout honteux de ma sotte indiscrétion, je n'ai pas osé reparaître devant sa société... Adieu.

— Comment... tu pars... Mais je ne le veux

pas... On a demandé la voiture à neuf heures pour nous conduire à Sainte-Barbe.

— Merci, Fernand, je préfère m'en aller à pied; cela me fera du bien...

Alors, je m'en vais avec toi.

— Non, je t'en prie.

— Je te dis, Fernand, que je désire, que je veux m'en aller seul, — me répondit Jean d'un accent si résolu que je n'insistai plus. Il me serra affectueusement la main et sortit précipitamment.

IX

IX

Jean Raymond ne se trompait pas. Je ne pouvais alors comprendre pourquoi il s'était si douloureusement ému de l'entretien qui avait eu lieu à la table de ma grand'mère, entretien si hostile aux républicains ; j'ignorais complètement, à cette époque, les évènements de la révolution : l'Université im-

périale écartait soigneusement de nos études ces pages de notre histoire ; d'ailleurs ma grand'mère, dans son horreur des idées tristes, ne parlait jamais de ces terribles années. Il ne me vint pas non plus un instant à la pensée que l'apparition mystérieuse de l'homme à la barbe blonde, dans le grenier de la petite maison du faubourg Saint-Antoine, eût le moindre rapport avec cet intrépide et dangereux *Godefroid*, que l'on disait alors réfugié dans les montagnes du Vivarais.

Cependant, plus je réfléchissais, plus je me persuadais qu'il existait entre Jean et moi un secret important ; je m'expliquais, je l'ai dit, par mes fréquentes preuves d'étourderie, la prudente réserve de mon ami ; cependant elle me blessa, ou plutôt, faut-il

l'avouer, je sentais presque le besoin de me trouver blessé. Ce m'était un prétexte d'échapper à la gêne que devaient désormais me causer mes relations avec Jean. La proposition de M. de la Bussière d'être page du roi me séduisait beaucoup ; je n'avais pas tout d'abord accepté définitivement cette offre, autant par suite du véritable chagrin que me causait la pensée de me séparer de Jean, que par la crainte de lui avouer que j'étais très porté à accepter les offres du sous-gouverneur des pages. La mystérieuse réserve de Raymond me venait donc merveilleusement en aide.

— Il a ses secrets, — me dis-je en sortant de chez ma grand'mère pour retourner à Sainte-Barbe ; — eh bien ! j'aurai les miens ;

et, à moins que demain il ne me fasse ses confidences, il ne saura rien de mes projets, qui, d'ailleurs, ne sont pas encore résolus.

Faut-il encore faire cet aveu, qui explique mon indécision ?

Entrer aux pages du roi, c'était non seulement me séparer de Jean et rompre peut-être à jamais avec lui, mais me condamner à ne plus revoir sa mère... et déjà je rêvais au jour où je pourrais retourner avec mon ami chez cette charmante femme.

Le lendemain, à la récréation du matin, Jean me dit, d'un ton à la fois sérieux et pénétré :

— Fernand, j'ai une grâce à te demander ;

ne me parle jamais du chagrin que m'a causé l'entretien d'hier chez ta grand'mère; je ne pourrais m'expliquer franchement avec toi là-dessus. Il m'en coûte beaucoup d'avoir un secret pour toi, mais ce secret n'est pas seulement le mien, sans cela... je te dirais tout. Oublions donc cette soirée que je t'ai rendue si ennuyeuse... Ce que je n'oublierai jamais, moi, c'est l'accueil de ta bonne grand'mère, et... ne te moques pas de moi, — ajouta-t-il en souriant à demi, — ce dont je me souviendrai toujours aussi, c'est de l'excellent cœur de ta cousine Julia. Pauvre petite! pleurer... parce qu'elle me voyait pleurer...

— Elle est si enfant...

— C'est vrai... mais c'est une sensible et aimable enfant.

— Vraiment, — repris-je en riant, — est-ce que tu as fais le *chevalier français ?*

— Ça aurait donc été sans le vouloir. Enfin nous avions un peu causé... au commencement du dîner...

— Avec une petite fille de son âge? je serais curieux de savoir de quoi vous avez pu causer, par exemple?

— De toi...

— De moi?..

— Et elle te rend plus de justice que tu ne lui en accorde... Deux ou trois fois elle m'a dit sur toi des choses pleines de gentillesse et de grâce... Puis, — ajouta Jean, dont les

traits se contractèrent à ce souvenir, — je ne l'ai plus écoutée qu'avec distraction... Je songeais à autre chose... si bien que je ne me suis souvenu que j'étais auprès d'elle..., qu'en entendant sa mère lui demander pourquoi elle pleurait...

— Puisque tu la trouves si aimable, vous pourrez renouer connaissance la première fois que tu reviendras dîner chez nous ; car nous recommencerons notre double partie ?.. Ta mère a été si bonne pour moi que j'espère la revoir.

A ma proposition, Jean, assez embarrassé, me répondit :

— Il se peut que ma mère s'absente bien-

tôt pour quelque temps de Paris; mais... plus tard... quand cela se pourra... elle t'offrira encore un modeste goûter comme celui d'hier.

Jean reculait ainsi indéfiniment ma seconde entrevue avec sa mère; mes traits sans doute trahirent mon désappointement. Mon ami prit le change sur mon émotion, et me dit tristement :

— Je le vois, Fernand, tu ne me pardonnes pas mon mon manque de confiance?.. et pourtant, — ajouta-t-il d'une voix émue, — je te le jure, j'ai le cœur plein... J'aurais tant de bonheur à m'épancher avec toi... Ah! si je le pouvais...

— Tiens, — Jean, lui dis-je, touché de sa tristesse, — j'aimerais mieux sans doute être dans ta confidence..; mais je t'ai donné trop de preuves de mon indiscrétion pour que tu puisses me parler sans réserve !

— C'est vrai, tu es léger, étourdi; pourtant, s'il ne s'agissait que de moi, je ne te cacherais rien. Mais un jour peut-être tu sauras tout; alors tu comprendras, tu approuveras mon silence.

Et Jean me quitta brusquement comme s'il eût voulu mettre fin à un entretien embarrassant.

Resté seule avec les milles pensées diverses dont j'étais agité, je voulus, pour

ainsi dire, m'échapper à moi-même, et j'allai voir Hyacinthe, retenu à l'infirmerie depuis quelques jours par une assez grave indisposition.

. . . .

Le surlendemain du jour où Jean avait dîné chez ma grand'mère, il se passa au collège un de ces petits évenements qui font toujours sensation, même dans les classes aussi nombreuses que celles de Sainte-Barbe; je veux parler de l'entrée d'un *nouveau.*

Cet écolier se nommait *André Levasseur,* il paraissait à peu près de notre âge, à Jean et à moi. Sa figure, quoique pâle et étiolée, ne manquait ni de charme ni de douceur; sa

parole était mielleuse, ses manières insinuantes, presque câlines ; il semblait appartenir à une famille riche, à en juger du moins par les dépenses faites par lui en friandises, qu'il partageait libéralement avec ses camarades. Lors des premiers jours de son arrivée, il voulut même, chose assez insolite, payer sa *bienvenue* dans notre classe par une large distribution de petits gâteaux; il employait enfin, avec une singulière persistance, tous les moyens possibles pour capter l'affection de ses camarades.

Jean ne se trouvait pas de la même classe que moi : j'étais en seconde, lui en rhétorique. André Levasseur avait, dès son arrivée à Sainte-Barbe, demandé à suivre les cours de rhétorique; mais, après examen,

il fut seulement admis en seconde, dans la même classe que moi. Notre nouveau camarade était au collège depuis une semaine environ. Jean me dit un jour :

— Je ne sais pourquoi ce Levasseur veut absolument se lier avec nous ; et, je le crois, surtout avec moi. As-tu remarqué comme il rôde toujours de notre côté lorsque nous nous promenons ensemble ?

— C'est vrai, mais que veux-tu ? Il ne connaît encore personne au collège. Il tâche de se faire des amis. L'on ne peut guère lui en vouloir de cela. Du reste, il a l'air très bon enfant.

— Oui, — me répondit Jean avec une ex-

pression singulière, — il me semble même, à moi, trop bon enfant.

— Comment cela ?

— Hier, j'étais allé chez le portier pour acheter un carnet. Il coûtait quinze sous, je n'en avais que dix dans ma bourse. Le portier m'offrait crédit, je refusai, me proposant d'acheter ce carnet la semaine prochaine. Levasseur se trouvait là ; en sortant de la loge du concierge, il m'aborda et me dit d'un ton patelin, en tirant une pièce d'or de son gilet :

« Mon cher Raymond, entre amis tout est
« commun : prends ces vingt francs, il m'en
« reste autant pour finir mon mois ; tu me

« rendras cela quand tu voudras. » D'abord je ne suis pas ton ami, ai-je répondu à Levasseur, et je n'emprunte que ce que je peux rendre, et je lui tournai le dos. Plusieurs fois, depuis, sous un prétexte ou sous un autre, il est revenu à la charge; tantôt pour me demander de l'aider à expliquer un problème de géométrie, je l'ai renvoyé à son répétiteur; une autre fois, c'était pour me demander conseil à propos d'une lettre qu'il désirait écrire à l'un de ses parents; enfin, dans sa rage de se lier avec moi, et sans doute comme dernier et triomphant moyen, il m'a proposé de me prêter de *mauvais livres.*

— De mauvais livres! Quels mauvais livres?

— Je n'en sais, ma foi, rien; il m'a dit qu'il avait apporté un pupitre à double fond, et que, si je voulais, pendant une récréation, quand tout le monde serait dehors, il me ferait voir dans la classe le pupitre et les livres. Il m'impatientait; sa proposition de me prêter de mauvais livres me soulevait le cœur; je lui ai tourné le dos, ayant eu grande envie de le rosser, et je lui enjoignis de ne plus m'adresser la parole à l'avenir. Ce garçon a je ne sais quoi de bas et de faux dans la figure qui me répugne.

La cloche sonna, je quittai Jean pour rentrer en classe.

Cette pensée de *mauvais livres* ne me sortait pas de la tête; cependant j'ignorais

complètement ce que c'était qu'un *mauvais livre.* Je n'aurais pas été, sans doute, plus curieux que Raymond de m'en instruire, si, depuis notre visite chez sa mère, une sorte de révolution ne se fût opérée en moi : la figure de cette charmante femme me suivait partout, dans mes rêves, au milieu de mes études ou de mes promenades, souvent solitaires depuis qu'Hyacinthe était à l'infirmerie ; puis, pour plusieurs motifs, la présence de Jean me pesait ; je me reprochais presque comme un crime l'émotion que me causait le souvenir de sa mère ; pourtant ces pensées confuses et brûlantes m'obsédaient sans cesse. En songeant à madame Raymond, des bouffées de chaleur me montaient au front, je sentais mon pouls battre plein et fort, j'entrais dans cette phase de

la vie où l'adolescent touche à l'âge viril.

L'offre de Levasseur à Jean, au sujet de ces *mauvais livres*, me revenait donc d'autant plus vivement à la mémoire, qu'un secret instinct me disait que, sans doute, je trouverais dans cette lecture l'explication du trouble mystérieux dont j'étais tourmenté.

André Levasseur se trouvait dans la classe, au-dessous de moi, sur un gradin, mais à quelque distance ; je regrettai cet éloignement, pourtant je ressentais une honte extrême, un serrement de cœur indéfinissable à la seule idée de lui parler des mauvais livres dont il était possesseur, et que je désirais si ardemment connaître.

La classe se passa ainsi.

Pendant la récréation, Jean ne vint pas me rejoindre ; il employait ce temps à une leçon de mathématiques ; Hyacinthe était à l'infirmerie. Je me trouvais donc libre d'aborder Levasseur ; je le voyais de loin se promener dans un coin de la cour ; vingt fois je fus sur le point d'aller à lui, la confusion m'arrêta.

Le hasard voulut qu'André m'aperçut.

Il ne vint pas d'abord tout de suite à moi, s'attendant sans doute à ce que Jean me rejoindrait ; mais bientôt, s'enhardissant, il s'approcha rapidement et me dit :

— Ah ! Fernand, que je suis content de te trouver seul !

Je rougis jusqu'aux yeux ; mon cœur battit violemment ; je n'osai pas regarder en face le possesseur de mauvais livres, et je répondis d'une voix mal assurée :

— Pourquoi es-tu content de me trouver seul ?

— Parce que, lorsque ce brutal de Jean Raymond est avec toi, l'on ne peut pas t'aborder.

— Jean est mon ami, ne parle pas mal de lui.

— Voyons, Fernand, dire que ton ami

Jean est brutal en diable! est-ce une méchanceté? c'est, au contraire, une vérité. C'en est une autre que d'ajouter qu'à part sa brusquerie, Jean est le plus brave garçon du monde. Aussi, j'aurais été très heureux de l'avoir pour ami; mais il a fait le fier, il m'a repoussé.

Et André Levasseur soupira tristement.

— Enfin, — reprit-il après un silence, — tout le monde n'a pas le même bonheur que toi. Être l'intime de Raymond, sais-tu que c'est presque une gloire à Sainte-Barbe?

Et après un nouveau silence que je n'interrompis pas, car je ne pensais qu'aux mauvais livres, André ajouta :

— Mon Dieu, mon Dieu! qu'est-ce que je lui ai donc fait, à Raymond, pour qu'il me rebute ainsi? Il ne te l'a pas dit, à toi, Fernand, son meilleur ami?

— Ecoute, André... si tu me promettais... si tu me jurais de ne dire à personne ce que je vais te confier...

— Je t'en donne ma parole d'honneur la plus sacrée, — s'écria André d'un ton solennel: — ce qui sera dit entre nous restera entre nous... Oh! Fernand, — ajouta-t-il d'une voix touchante, — si le secret que tu vas me confier pouvait être un commencement d'amitié, combien j'en serais content, moi que tout le monde délaisse.

— Tout le monde? André!

— Quand je dis tout le monde... je me trompe; je ne manquerais pas d'amis si je voulais, — répondit Levasseur avec un sourire sardonique. — En donnant ou en partageant ce qu'on a, on trouve toujours des amis; mais ces amitiés-là ne me tentent guère; aussi désirais-je vivement me lier avec Raymond ou avec toi. Mais, à propos, ce secret que tu voulais me dire?

— Vois-tu, André, tu as blessé Raymond en le prenent pour un de ces amis que l'on acquiert par des largesses. . Tu lui as offert de lui prêter une vingtaine de francs... Il est pauvre, et tu l'as humilié.

— Avoue, Fernand, — me dit tristement Levasseur, — qu'il faut avoir bien du malheur. Je fais une offre de tout cœur pour obliger un camarade, et cela tourne contre moi.

— Ce n'est pas tout,— repris-je en rougissant et d'une voix altérée ; — Mais, André, tu me jures de ne parler de cela à personne, au moins ? .

— Je le jure.

Je baissai les yeux, je fis un violent effort sur moi-même et je balbutiai comme si ces mots m'eussent brûlé les lèvres :

— Tu as dit... que tu possédais un pupitre

à double fond... et que dans ce pupitre tu avais... tu avais... de mauvais livres...

— Eh bien ! oui, c'est vrai, — me répondit Levasseur aussi à voix basse et d'un ton mystérieux, — oui, j'ai des livres défendus... *Faublas*... et le *Poète*... Si tu savais comme c'est amusant !.. veux-tu que je te les prète ?

A cette proposition, le cœur faillit me manquer, mes genoux tremblaient sous moi ; ce que je ressentis lorsque, pour la première fois, ma main pressa la main d'une maîtresse, n'a été qu'une froide émotion auprès de l'impression brûlante... presque vertigineuse, que j'éprouvai à l'offre de ces romans dont j'entendais pourtant prononcer le titre pour la première fois.

André devina l'espèce de commotion dont je subissais le choc; il resta un moment silencieux et ajouta avec un sourire sardonique qui donna une expression toute nouvelle à sa phisionomie, ordinairement doucereuse et insinuante.

— Tu n'acceptes pas?.. Tu es donc aussi vertueux, aussi *bégueule* que Jean Raymond, qui s'indigne de ce que nous lisons des livres de grands garçons? Comme si, à notre âge, nous étions des enfants! Libre à lui de rester enfant jusqu'à trente ans si ça lui plaît; quant à moi, je n'envie pas son innocence, ni toi non plus, Fernand, j'en suis certain; tu n'es pas assez niais pour cela?

— Oh! non, — repris-je, craignant de pa-

raître ridicule aux yeux de Levasseur ; — et d'ailleurs, je ne blâme pas Jean, il a ses idées, nous avons les nôtres. N'est-ce pas, André ?

— Certainement, et puis, vois-tu, je crois Raymond jaloux de toi.

— Jaloux de moi ! lui ! tu te trompes.

— Mon Dieu, Fernand, figure-toi donc qu'on est souvent jaloux sans le vouloir, et presque sans le savoir ; ainsi Raymond, malgré son caractère brutal, est un des meilleurs élèves de Sainte-Barbe, soit ; mais il est pauvre comme un gueux, sa tournure est vulgaire, il est toujours habillé en collégien, enfin il n'a pas, comme toi, l'air d'un jeune

homme *comme il faut*, d'un de ces jeunes gens... que les femmes regardent déjà du coin de l'œil.

— Les femmes ! — dis-je vivement à André en devenant cramoisi, — les femmes... faire attention à des enfants comme nous... Tu crois cela, toi, André? Allons donc! c'est impossible.

Levasseur haussa les épaules, sourit d'un air de dédaigneuse supériorité, puis il ajouta :

— Mon pauvre Fernand, quand tu auras lu *Faublas* et le *Poète* tu sauras que c'est surtout à des *enfants* comme nous que font attention ces femmes, jeunes et belles encore, mais

qui ont passé la trentaine, et qui sont généralement nos *institutrices.*

Une bouffée de chaleur me monta au visage ; je tressaillis. Je me rappelai que la mère de Raymond était jeune, belle, et avait la trentaine ; je n'eus pas la force d'interrompre André, il continua :

— Oui, Fernand, les *connaisseuses,* comme on dit, font attention à nous ; tu verras dans *Faublas* ses aventures avec la belle marquise de B... quand il lui est présenté sous des habits de femme, car il avait à peu près notre âge.

Puis, me regardant, André ajouta en riant :

— C'est singulier, sais-tu que tu es tout le portrait du chevalier de Faublas à seize ans?

— Moi! André, tu plaisantes.

— Tu liras le livre, tu verras si je me trompe. Ah! Fernand, quel modèle pour nous, que ce charmant chevalier. A dix-huit ans, il avait déjà trois maîtresses : la belle marquise de B.. une innocente pensionnaire de couvent, et une coquine de femme de chambre, jolie comme les amours!

D'abord, j'écoutai André avec une sorte d'ivresse, mon sang bouillonna dans mes veines, un nuage s'étendit devant mes yeux, puis je ressentis un serrement de cœur si douloureux, une angoisse si profonde, que

Levasseur m'inspira une sorte de crainte mêlée de répugnance. Je ne pus m'empêcher de m'écrier en m'éloignant de lui :

— Tu es aussi par trop mauvais sujet ! Si je t'écoutais... je serais perdu...

André partit d'un éclat de rire sardonique dont je fus plus humilié qu'irrité ; je ressentais la fausse honte du bien et de l'honnête, une des plus déplorables infirmités des natures faibles et sans principes arrêtés ! Je me sentais ridicule aux yeux de mon camarade ; puis, s'il faut l'avouer, malgré moi je m'étais laissé prendre à ses flatteries à l'endroit de ma ressemblance avec ce bienheureux *chevalier de Faublas*, dont je brûlais de lire les aventures amoureuses ; et puis, enfin, je ne

pouvais chasser de ma pensée, ces paroles d'André :

« Ce sont surtout ces femmes jeunes et
« belles encore, mais qui ont passé la tren-
« taine, qui font attention à des *enfants*
« comme nous. »

Certes, je n'en étais pas encore à m'imaginer que la mère de Jean Raymond eût fait attention à moi ; mais elle avait passé la trentaine ; elle était admirablement belle ; il n'en fallait pas d'avantage pour graver en traits de feu dans mon esprit les dangereuses excitations de Levasseur. Il gardait le silence comme moi. Lorsque je relevai les yeux, je rencontrai son regard astucieux et pénétrant qui m'imposa et redoubla mon embarras.

Levasseur eut pitié de moi : il me dit d'un ton affectueux :

— J'ai eu tort de rire de toi, mais je n'ai pu m'en empêcher en t'entendant me traiter de *mauvais sujet,* parce que je suis un peu déniaisé ; voyons, Fernand, pour te prouver que je ne veux pas te donner de mauvais conseils et surtout te *perdre*... comme tu dis, laisse-moi te citer un exemple : tu as souvent vu, n'est-ce pas, sur les murs, des affiches de spectacle ?

— Oui... ensuite ?

— Sur ces affiches, tu as peut-être vu annoncer le *Mariage de Figaro,* une comédie

que l'on donne depuis quelque temps au Théâtre-Français ?

— Justement, ma grand'mère est allée voir cette pièce la semaine dernière ; et dimanche, au dîner chez nous, on a beaucoup parlé de l'actrice qui jouait un rôle de page.

— Le rôle de Chérubin ? — reprit Levasseur d'un air triomphant, — ce n'est pas moi qui te le fais dire. Vois un peu comme cela se trouve. Sais-tu ce que c'est que Chérubin ? quel est son rôle dans cette pièce ?

— Non, je sais que c'est un page... amoureux de sa marraine, — répondis-je en rougissant, — voilà tout ce que je sais...

— Eh bien ! Fernand, voici le reste : *Chérubin* est comme tu dis un *enfant* comme nous, et même plus jeune que nous, car ce petit page a tout au plus quinze ans ; il est d'ailleurs joli comme l'amour, si joli que sa belle marraine raffolle de lui : elle se nomme la *comtesse Almaviva*. C'est une de ces femmes dont je t'ai parlé, charmante encore, quoiqu'elle ait passé la trentaine ; elle est donc, en cachette, amoureuse de Chérubin ; lui aussi est en cachette amoureux de sa marraine, ce qui ne l'empêche pas, le petit libertin, d'embrasser et de lutiner, dans tous les coins la gentille Suzanne, femme de chambre de la comtesse. Ah ! mon pauvre Fernand, il faut voir la scène où Chérubin, un bonnet de dentelle sur ses beaux cheveux blonds, est agenouillé sur un coussin entre

sa marraine et Suzanne, pendant que ces deux jolies femmes, qui brûlent d'amour pour lui, parlent de l'habiller en fille, à telle enseigne que Suzanne dit à la comtesse : « Voyez donc, madame, comme il a le bras « blanc ! » — et tant d'autres choses délicieuses qu'il serait trop long de te raconter ; je voulais seulement en arriver à ceci, mon bon Fernand, que je ne suis pas un *mauvais* sujet pour te dire des choses qui se disent en plein théâtre, et que ta grand'mère va entendre et applaudir ; c'est qu'en effet tout le monde, et les femmes, oh !.. surtout les femmes, raffolent de ce gentil Chérubin, qui adore sa belle marraine et embrasse Suzanne quand il le peut. En un mot, Fernand, réponds à cela ! Suppose que, comme Chérubin, toi ou moi, *deux enfants*, nous

soyons amoureux d'une belle marraine et d'une Suzanne, où serait le mal! puisqu'encore une fois, tout le monde, ta grand'mère et ses amis, vont applaudir au théâtre ce petit libertin de Chérubin? Voyons, qu'as-tu à répondre à cela?

André Levasseur avait raison, je ne trouvai rien à répondre à sa dangereuse glorification de Chérubin; je me sentis soulagé d'un grand poids; mes derniers scrupules s'évanouirent, et, m'adressant à mon nouvel ami :

— Je n'étais qu'un sot, car, tu as raison, André, il n'y a aucun mal à être amoureux à nos âges. Ma grand'mère, ses amis, tout le monde, enfin, ne vont-ils pas, comme tu le

dis, applaudir au théâtre ce jeune page de quinze ans, amoureux de sa belle marraine?

— Et remarque bien, Fernand, que *Faublas*, que le *Poète*, ces mauvais livres, comme on les appelle, se vendent publiquemeut, et ne sont, après tout, que l'histoire d'autres chérubins amoureux ; seulement, mon cher Fernand, je te recommande à mon tour la discrétion envers Jean Raymond, à propos de nos confidences ; tout brave garçon qu'il est, il verrait du mal où il n'y en a pas.

— J'allais, André, te faire la même recommandation, et même, si cela ne te contrariait pas, nous n'aurions pas l'air *d'être amis* aux yeux de Raymond ; nous sommes toujours sûrs de nous voir à la récréation du

soir, sans qu'il s'en doute, puisque à cette heure il prend une leçon de mathématiques.

— Cette réserve me convient très fort, au contraire. Raymond m'a rebuté ; je ne tiens pas à l'avoir en tiers avec nous, ton amitié me suffit ; il en serait peut-être jaloux ; puis, comme il était ton ami avant moi, il ne faut pas lui faire de peine, n'est-ce pas, Fernand ?

— Oh ! non, il est si bon, malgré sa brusquerie.

— Je l'avais jugé tel ; mais tu dois le connaître mieux que moi, toi, *son intime ?*

Après un moment de silence André reprit, avec un regard et une expression qui ne me

frappèrent pas d'abord, mais qui pour plusieurs raisons, hélas! se retracèrent bientôt après à ma pensée et s'y fixèrent à jamais :

— Vous êtes si liés, toi et Raymond, que tu es peut-être allé chez lui ?

— Oui, dimanche passé...

— Ah! fit André, comme si ma réponse lui eût causé une joie secrète, et il ajouta :

— Pauvre Raymond... Ce ne doit pas être très somptueux, chez lui ?

— Oh ! non... C'est bien modeste, et même plus que modeste.

— Est-ce que tu es resté longtemps chez lui ?

— Oui ; nous y avons goûté.

— Un fin goûter, hein, Fernand ?

— Oh ! non ; du pain et des fruits ; mais offert de si bon cœur, par madame Raymond...

Et mon front rougit, mes lèvres tremblèrent en prononçant ce nom. Je ne sais si Levasseur s'aperçut de mon émotion, mais il ajouta d'un air indifférent :

— Et le père de Raymond, est-ce qu'il était aussi à ce goûter ?

— Son père!... tu ignores donc que son père est mort depuis longtemps?...

— Vraiment? Pauvre Raymond, je ne savais pas cela, — reprit Levasseur d'un ton appitoyé. — Je croyais que son père et sa mère vivaient encore... Ah ça! et sa mère? est-ce une brave femme?

— Sa mère! mais elle est toute jeune encore.

— Jeune... jeune... c'est difficile. Raymond a, comme nous, seize à dix-sept ans, j'imagine?

— Dix-sept ans; dix-huit mois de plus que moi.

— Eh bien ! sa mère doit avoir au moins trente-cinq ou trente-six ans...

— J'ignore son âge ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle paraît très jeune encore... et qu'elle est belle... oh ! bien belle...

J'avais dit ces derniers mots avec une vivacité involontaire ; je rougis de nouveau et je n'osai pas lever les yeux sur André. Il continua.

— Et votre goûter a-t-il été gai ?

— Gai !... non ; mais madame Raymond a été si aimable pour moi, elle m'a donné de

si bons conseils, que cela valait mieux que de la gaîté.

A ce souvenir, mon cœur se serra de nouveau. André Levasseur m'inspirait pour la seconde fois un éloignement instinctif; un vague pressentiment m'avertissait d'un danger; je n'osais avouer à Jean ma nouvelle liaison avec Levasseur, je sentais donc qu'elle était mauvaise et pour ainsi dire malsaine pour moi.

André devina sans doute mes secrètes pensées, car il reprit :

— Ainsi, Fernand, madame Raymond, qui me paraît avoir l'âge de la marraine de

Chérubin ou de la *Marquise de B**** de *Faublas,* est belle comme ces deux charmantes femmes, et elle a été très aimable pour toi?...

Cette comparaison, insidieusement calculée par Levasseur, fit battre violemment mon cœur; ma faible et dernière aspiration vers des sentiments meilleurs se perdit dans le trouble de mon émotion. J'étais hors d'état de parler. André continua :

— Je ne doute pas que madame Raymond t'ait donné de bons conseils. A la manière dont Jean est élevé, il est facile de croire que sa mère est une femme de beaucoup de tête et de fermeté; mais, à part les bons conseils que t'a donnés madame Raymond, est-ce que votre conversation entre elle, toi, et

Jean, a été très animée? Cela m'étonnerait; de quoi avez-vous pu parler? du collège, de vos études, sans doute? Et ce n'est pas très amusant.

Cette diversion me soulageait. Je ne m'apercevais pas que chacune des paroles d'André était pour ainsi dire une question sur ce qui se passait chez madame Raymond; je lui répondis naïvement :

— Nous avons parlé d'autre chose que de nos études. Nous ne sommes pas tout-à-fait des écoliers.

— Vous avez peut-être parlé politique? — reprit André souriant. — Cela me paraîtrait

fort, quoiqu'on dise qu'il y a des femmes qui s'occupent de politique... Ce que, pour ma part, je ne crois guère. Elles ont mieux à faire que cela quand elles sont belles... n'est-ce pas Fernand?

— Nous n'avons pas parlé politique, André, et je ne le regrette pas, car je n'y comprends rien ; seulement je me rappelle que madame Raymond n'aime ni les Cosaques ni l'état militaire.

— Je conçois qu'on n'aime pas ces scélérats de Cosaques, — reprit André, — ce sont des brigands ; mais, contre l'avis de madame Raymond, je trouve l'état militaire une superbe profession ; car sais-tu, Fer-

nand, que Chérubin en uniforme ferait tourner toutes les têtes... Enfin, chacun son goût ; mais ce dont je suis certain, c'est que votre goûter n'a pas dû être interrompu par de nombreuses visites. Hélas ! quand on est pauvre comme la mère de Raymond, on n'a guère d'amis, mon pauvre Fernand...

— Quant à cela, tu te trompes.

— Vraiment ?

— Lorsque moi et Jean nous sommes arrivés chez lui, sa mère allait recevoir plusieurs de ses amis, m'a-t-il dit, et des amis sûrs et dévoués, a t-il ajouté, comme on n'en trouve guère dans le grand monde.

— Il s'agissait sans doute de dames? — reprit André en souriant, — car ami peut s'entendre au féminin et au masculin... Tu vois que je suis très fort en grammaire.

— Il s'agissait d'amis masculins, André, les personnes qui se trouvaient chez madame Raymond, lorsque nous sommes entrés, étaient des hommes; ils n'avaient pas l'air il est vrai de beaux messieurs, de *muscadins;* mais l'on devinait en eux de braves gens : il y en avait surtout un dont la figure m'a frappé, il portait de longues moustaches noires et un bonnet de police vert et rouge. Je n'ai de ma vie rencontré une physionomie plus ouverte et plus résolue.

— Un bonnet de police vert et rouge? c'é-

tait un ancien soldat, sans doute? Qu'en penses-tu, Fernand?

— Il avait en effet une figure martiale; quant aux autres...

— Ah ça! mais je m'aperçois que je suis aussi sot que curieux, — dit Levasseur en m'interrompant.

Et de l'air le plus naturel du monde :

— Après tout, qu'est-ce que ça me fait à moi, que madame Raymond ait des amis de telle ou telle sorte? Nous bavardons comme des pies, l'heure de la récréation se passe, et elle aura sonné avant que j'aie pu te prêter

mes *mauvais livres,* si toutefois tu les veux toujours !

— Oui... oh ! oui, plus que jamais, André.

— Alors, viens dans la salle, je te donnerai le premier volume de *Faublas.* Où le mettras-tu ?

— Sois tranquille : entre ma chemise et mon gilet..

— Et où le liras-tu ? prends bien garde, au moins, de le faire confisquer... Tu me perdrais... si l'on savait que je te l'ai prêté.

— N'aie pas peur, je vais me faire envoyer

au cachot pour vingt-quatre heures, j'aurai le temps de lire.

— Fameuse idée !... Viens, Fernand.

Quelques minutes après, j'emportais avec moi le précieux volume.

. . . .

Malheureusement, à l'époque dont je parle, j'étais complètement dupe d'André Levasseur.


X

X

Après mon entretien avec André Levasseur, je me fis mettre au cachot.

Dans cette solitude, je dévorai le premier volume de *Faublas*. Cette lecture incendiaire porta le trouble et le feu dans mon sang. Ainsi fut sans doute à jamais desséchée dans son germe, par un précoce et funeste bouil-

lonnement des sens, cette fraîche fleur du premier amour, qui doit s'épanouir un jour dans notre cœur. Je ne devais pas connaître ce sentiment plein de délicatesse, de pudeur et de mystère, qui ne se développe que dans les âmes innocentes.

Depuis la lecture de *Faublas*, les vagues et candides émotions éveillées en moi à la vue de madame Raymond, se traduisirent en désirs grossiers. Dès lors je sentis qu'un abîme s'était creusé entre moi et Jean; un attrait fatal me rapprochait, au contraire, d'André Levasseur. Auprès de cette nature si prématurément viciée, je me sentais plus à l'aise et je trouvais en lui un confident, presqu'un complice de mes mauvaises pensées.

Je sortis du cachot. A ma première entrevue avec Jean Raymond, je fus froid, contraint. Trop pénétrant et trop affectueux pour ne pas s'apercevoir de ce changement et en souffrir, Raymond continua de se méprendre sur la cause de ma réserve:

— Fernand, — me dit-il tristement, — je le vois, tu ne me pardonnes pas mon manque de confiance... Ton affection n'est plus la même ; je ne blâme pas ta susceptibilité ; je la comprends, mais je ne puis malheureusement satisfaire à son exigence. Je me croyais assez connu de toi pour espérer qu'en te disant : « J'ai un secret qui n'est pas le mien ; le plus vif besoin de mon cœur serait de n'avoir rien de caché pour toi ; mais une discrétion absolue m'est imposée ; j'en

suis aussi peiné que toi. Plains-moi, et que ton affection me console ! » Il n'en est pas ainsi ; tu t'éloignes de moi ; je me résigne... Adieu... Au premier appel de ton amitié, tu me retrouveras comme par le passé...

L'affliction de Jean me chagrina ; pourtant je me sentis satisfait de le voir ainsi prendre le change sur la cause de mon refroidissement ; je le laissai dans son erreur ; elle m'épargnait la gêne qu'inspire toute position fausse ; j'attendis avec impatience le moment de me retrouver avec Levasseur.

— Eh bien ! — me dit-il lorsqu'il m'aperçut, — et *Faublas !*

— Je l'ai là, je l'ai dévoré ; tu me prêteras la suite, n'est-ce pas ? Un jour de prison pour lire chaque volume, ce n'est pas trop...

— Bravo ! Fernand, voilà comme je t'aime... Et la *marquise de B****, qu'en dis-tu ?

— Ne m'en parle pas ! j'en suis fou...

— Au lieu d'être *fou* d'un personnage... imaginaire, ce qui ne mène à rien, mon pauvre Fernand, il vaut mieux être fou d'une personne réelle... ce qui vous mène à quelque chose.

— Que veux-tu dire, André ?

— Tu le sais bien, puisque tu rougis.

— Moi ?... je t'assure... que...

Et je me sentis si troublé que je ne pus achever.

— Voyons, Fernand ! sommes-nous amis, oui ou non ! As-tu confiance en moi ?

— Oui...

— Veux-tu être franc ?

— Oui.

Après un moment de silence, André reprit :

— Veux-tu avoir aussi ta *marquise de B*** ?

— Tu te moques de moi... je ne sais pas ce que tu entends par là...

— Oh! tu me comprends bien... La preuve, c'est que te voilà encore à rougir. Tiens, mon pauvre Fernand, j'ai pitié de toi... Tu voudrais avoir pour *marquise de B****... madame Raymond, hein?

— André! tais-toi! — m'écriai-je presque avec épouvante... — oh! tais-toi...

— Tu es amoureux de madame Raymond!

— André... je t'en supplie...

— Et tu as raison d'en être amoureux, car,

selon moi... tu as des chances de réussir.

— Que dis-tu?

— Ce que je sais.

— Ce que tu sais... André?

— Par toi-même.

— Que t'ai-je donc appris?

— Beaucoup de choses, sans t'en douter, mon cher Fernand; car, vois-tu, j'ai plus d'expérience que toi; or, d'après ce que tu m'as raconté de ta visite chez la mère de

Jean ; d'après l'intérêt qu'elle t'a témoigné, les conseils qu'elle t'a donnés...

— Comme ami de son fils...

— Certainement, — reprit Levasseur avec un sourire sardonique, — certainement... Cela commence toujours ainsi : on prend d'abord des airs maternels, on vous traite *en enfant,* cela autorise toutes sortes de familiarités ; et puis un beau jour... Tu comprends, n'est-ce pas ? Allons, te voilà encore à rougir... Rappelle-toi donc les manières d'abord si maternelles de la marquise avec Faublas ?... Et dis-moi où ça les a menés tous deux ?... Au bonheur.

— André, tu es fou... Jamais de ma vie je

n'aurai un pareil bonheur. Tu ne connais pas madame Raymond... tu te trompes...

— Oh! que j'aurais donc voulu être caché dans quelque coin, afin de tout voir, de tout entendre, lors de ce goûter chez madame Raymond; je saurais si je me trompe ou non, quoique je sois certain de ne pas me tromper.

— Quant à ce qui est de te faire assister à notre entretien, — dis-je naïvement à Levasseur, — rien de plus facile; je me rappelle les deux heures que j'ai passées chez la mère de Jean dans leurs moindres détails, je peux tout te raconter... tout absolument.

— Excellente idée, Fernand ; je verrai avec tes yeux, j'entendrai avec tes oreilles. Allons, dis vite.

— Mais, au fait, à quoi bon, André?

— Comment?

— Est-ce que je sais seulement si je reverrai jamais la mère de Jean?

— Pourquoi cette crainte?

— Je suis en froid avec Jean ; il est tout mystère depuis quelques jours, cela m'a chagriné, il s'en est aperçu, il m'a dit qu'il avait un secret qu'il ne pouvait me confier,

et il s'afflige de me voir blessé de sa réserve.

— Fernand, quel est ce secret ? A propos de quòi ce mystère ?

— Eh ! mon Dieu, à propos de bien des choses, — répondis-je (en faisant mentalement allusion à l'apparition de l'homme à la longue barbe, caché sans doute dans la maison de madame Raymond) ; — mais ce qu'il y a de certain, c'est que Jean, lorsque je lui ai parlé de mon désir de retourner chez sa mère, m'a paru embarrassé, et il m'a dit qu'il ne savait pas quand il pourrait me mener encore chez lui.

— Vois-tu, Fernand, j'en étais sûr.

— Sûr?... De quoi?

— Jean se sera aperçu que sa mère te regardait d'un bon œil, il aura été vexé; aussi ne veut-il plus te conduire chez lui.

— Il me semblerait extraordinaire que Jean eût ces soupçons. Pourtant, il se pourrait... Mais, non, non, il est trop franc pour ne pas m'avoir dit ce qu'il a sur le cœur.

— Songe donc qu'il s'agit de sa mère? entends-tu bien, de sa mère? et l'on ne parle de ces choses-là qu'à la dernière extrémité...

— Tu as peut-être raison, André; mais

dans ce cas il ne me resterait plus le moindre espoir; si Jean soupçonne quelque chose, pour rien au monde il ne voudra maintenant que je retourne chez lui.

— Que tu es *bon enfant!* mon pauvre Fernand; s'il n'y a que cela qui t'embarrasse, sois tranquille... Je réponds de trouver le moyen de te faire voir madame Raymond autant que tu voudras.

— Toi?

— Oui; mais avant tout, et quoique la conduite de Jean à ton égard soit significative, il faut que je connaisse jusqu'aux plus petites particularités de ton entrevue avec madame Raymond : cela fixera mon juge-

ment. Alors, si comme j'en suis de plus en plus persuadé, madame Raymond veut te traiter comme la marraine de Chérubin... voulait traiter ce gentil page, sois tranquille, je réponds de ton bonheur, si tu suis mes conseils; mais il faut que je sache tout...

— Je ne demande pas mieux que de tout te conter; rien de plus facile.

— Et quand je dis absolument tout, Fernand, comprends-moi bien, je parle des plus petites circonstances de ton entrevue avec Raymond, de sa manière d'être, de son entourage, des personnes que tu aurais pu voir chez elle... Il y a des choses qui, aux yeux d'un novice comme toi, ne signifient

rien, et qui, pour moi, signifieraient beaucoup. Voyons, Fernand, recueille bien tes souvenirs, n'oublie rien, tu me répéteras même les détails que tu m'as déjà, je crois, donnés sur ta première visite chez Jean.

Dans mon stupide aveuglement, je racontai à André cette visite, évoquant mes moindres souvenirs, n'omettant ni le trophée composé d'un faisceau de licteur, surmonté d'un bonnet phrygien, ni le portrait, ni le sinistre cadre renfermant une chemise ensanglantée ; je parlai aussi de l'exaltation de madame Raymond au sujet des volontaires de la république ; je n'omis pas quelques mots échangés entre Jean et l'homme à bonnet de police et à figure énergique dont la physionomie m'avait si vivement frappé, je

me tus seulement sur l'apparition de l'homme à la longue barbe : je ne sais quel instinct retint cet aveu sur mes lèvres, comme si j'avais eu la conscience d'être au moment de commettre une délation ; pourtant j'hésitai un instant devant cette réticence, me disant que ce secret m'appartenait, puisque je l'avais surpris, et que Jean ne me l'avait ni confié ni donné à garder : odieux sophismes que l'on appelle à soi lorsqu'on subit une tentation indigne.

André Levasseur m'écouta très attentivement; plusieurs fois je le vis tressaillir de surprise et de joie, sentiment qu'il exprimait en s'écriant selon les divers incidents de mon récit :

— Très bien... J'en étais sûr.

— Excellent à savoir. Je te le disais bien.

— Parfait... Il n'y a plus à en douter.

— Précieux renseignement!!! Cette femme-là t'adore.

André ne s'était pas expliqué davantage, afin, me dit-il, de ne pas me distraire de ma narration.

Lorsqu'elle fut terminée, il reprit :

— Ce que c'est que l'amour, pourtant ; il a fait de toi un *observateur* qui vaut son pesant d'or. Mais, novice que tu es, une jeune et charmante veuve, qui vit seule, dans un

quartier retiré, habitant une petite maison presque mystérieuse, où l'on n'est introduit qu'après avoir été examiné par un guichet, ne se loge pas ainsi sans motifs !

— Et quels motifs... soupçonnes-tu, André ?

— Parbleu ! *ta* madame Raymond, en vivant ainsi retirée, veut pouvoir jouer à la *marquise de B**** tout à son aise ; une jolie femme, qui a pour amis intimes des grands gaillards comme ceux dont tu me parles, doit être une fière et délurée commère ? Tu ne comprends donc pas que lorsqu'elle t'a si fort encouragé à entrer avec Jean à l'école des arts et métiers, c'était dans l'espoir que Jean t'amènerait encore plus fréquem-

ment? Aussi, malgré la brutalité de Raymond, nous trouverons moyen de retourner chez elle... Sois tranquille, tu continueras à me tenir au fait de tout... Mais, qu'as-tu donc, Fernand? — me dit André en s'interrompant, — comme te voilà pâle... Tu as des larmes dans les yeux .. Réponds, qu'as-tu donc?

— Oh! mon Dieu! André! tu crois que parmi ces hommes que j'ai vus là, madame Raymond...

— Avait un amant? Ma foi, cela ne m'étonnerait pas. Alors, tant pis pour lui, car tu le feras bientôt mettre à la porte... mon cher; c'est moi qui t'en réponds.

Depuis ma lecture de *Faublas,* rien n'était moins pur que mon amour pour madame Raymond; pourtant, à la honteuse et absurde supposition de Levasseur, je ressentis la poignante angoisse de la jalousie; un mélange de douleur et de rage me brisa le cœur; puis, une idée subite me traversa l'esprit. Je me rappelai cette mystérieuse apparition de l'homme à longue barbe, caché chez madame Raymond; je vis là un mystère amoureux; mes scrupules s'évanouirent, et, malgré moi, je m'écriai :

— Plus de doute!... cet homme qui se cachait... Oh! mon Dieu!

— Un homme caché! — s'écria Levasseur

avec une âpre curiosité qui aurait dû m'éclairer. — Cet homme, où se cachait-il?

— Je ne t'avais pas parlé de cela, André; mais, en attendant avec Jean dans le jardin de sa mère, j'ai vu un instant, à la lucarne d'un grenier, un homme à longue barbe blonde... Dès qu'il nous a aperçus, moi et Jean, il s'est vite retiré, comme s'il craignait d'être aperçu!

— Fernand! — s'écria André d'une voix presque tremblante et avec une expression si étrange, que je regrettai mon indiscrétion, — tu es sûr de ce que tu dis là? Peux-tu te rappeler la figure de cet homme à longue barbe blonde; quel âge paraissait-il

avoir? Comment était-il vêtu? Son signalement, enfin? son signalement? Vite, réponds; réponds donc.

— Mais, — dis-je à André en le regardant avec stupeur et une inquiétude croissante, — quel intérêt as-tu donc à savoir tout cela?

— Comment! — s'écria Levasseur d'un air si sincère qu'il me convainquit, — comment! quel intérêt?... Mais le tien. Tu ne vois donc pas, pauvre niais, que si madame Raymond a un amant caché chez elle, et que tu le saches... tu deviens maître d'elle, grâce à ce secret.

Ce calcul me parut si infâme que, révolté des paroles de Levasseur, je lui dis :

— Cette pensée-là est affreuse! tiens, maintenant, je regrette de t'avoir confié ce que j'aurais dû garder pour moi.

André Levasseur reprit son sang-froid et me dit en souriant et haussant les épaules :

— Pauvre Fernand, il me faudra donc revenir toujours au *Mariage de Figaro*, que ta grand'mère et ses amis applaudissent pourtant.

— Que veux-tu dire?

— Dans cette pièce de théâtre, le comte Almaviva (mari de la belle maîtresse de Chérubin) est, de son côté, amoureux de

Suzanne, femme de chambre de sa femme; il lui donne un rendez-vous la nuit; Suzanne accepte, mais elle en prévient sa maîtresse. Celle-ci va au rendez-vous à la place de Suzanne. Qui est bien penaud? le comte Almaviva, se trouvant ainsi en tête-à-tête avec sa femme. Celle-ci lui dit alors : « Monsieur « mon mari, j'ai votre secret; or, vous allez « marier Suzanne et Figaro, ou sinon. . » Eh bien! Fernand, ta grand'mère et ses amis trouvent cette ruse charmante, puisqu'ils applaudissent cette pièce; où serait donc le mal d'imiter la comtesse? de trouver le moyen (nous le trouverons) de prendre la place de ce vilain homme à longue barbe, et de dire à madame Raymond, alors aussi penaude que le comte Almaviva : « Madame, j'ai votre secret... Vous serez

« ma *marquise de B...*, sinon je dis tout à « Jean. » Mais, rassure-toi, tu n'auras pas besoin de menacer madame Raymond, d'après ce que tu m'as appris d'elle...; sois certain qu'elle fera vers toi les trois quarts du chemin, si ce n'est davantage... Une femme qui cache chez elle un jeune homme... car tu m'as dit, je crois, qu'il était jeune...

— Pas absolument... Il m'a semblé avoir de trente-cinq à quarante ans...

— Peut-on concevoir un goût pareil? Une si jolie femme avoir un amant de cet âge..., et par là-dessus... très laid peut-être!

— Hélas! non, André, il n'est pas laid;

sa figure est même assez belle... son front est seulement un peu dégarni de cheveux.

— Un homme chauve... fi!... quelle horreur!... Et mal vêtu, sans doute?

— Ni bien ni mal; il avait, autant que je puis me le rappeler..., un habit ou une redingote brune... et un gilet blanc.

— Et c'est un pareil rival qui t'effraierait, mon pauvre Fernand?... toi... avec tes seize ans... et...

Soudain Levasseur s'interrompit, ses traits exprimèrent d'abord la surprise, puis l'anxiété, puis enfin une vive douleur; il

poussa un cri aigu en portant ses deux mains à sa poitrine.

Effrayé de cette pantomime, je m'écriai :

— André... qu'as-tu donc ?

— Oh ! que je souffre...

— Tu souffres... Où cela ?

— Ici... à la poitrine... c'est horrible !... je sais ce que c'est..., une crampe d'estomac... J'y suis sujet... Déjà deux fois j'ai failli en mourir... Oh! mon Dieu!... — murmura Levasseur en se laissant tomber sur un banc, où il se tordit avec l'apparence de la

plus atroce douleur. — Oh! mon Dieu! — ajouta-t-il en gémissant, — on dirait que l'on me déchire les entrailles...

Et André se mit à pousser de telles lamentations que plusieurs de nos camarades accoururent et l'entourèrent.

— Oh! c'est à en mourir! — criait André. — Mes amis, je vous en supplie! transportez-moi à l'infirmerie... Ayez pitié de moi!..

Un maître d'études survint et s'informa de ce qui arrivait. Je lui dis que Levasseur était saisi d'une horrible crampe d'estomac et qu'il avait failli se trouver mal. Les cris d'André devenaient de plus en plus aigus; le maître, fort inquiet, fit aussitôt transpor

ter le malade à l'infirmerie; je l'y accompagnai; il ne cessait de gémir, disant au maître d'une voix lamentable :

— Monsieur, je souffre tant qu'il me semble que ma dernière heure est venue. Je vous en supplie, faites prévenir mon cher oncle, afin qu'il vienne me voir tout de suite.

— Mais, mon ami, dit le maître, une crampe d'estomac fait souffrir, mais n'est nullement dangereuse; l'on ne meurt pas de cela... Il est inutile d'inquiéter monsieur votre oncle pour si peu de chose.

— Monsieur, par pitié, je vous en conjure, dit André en joignant les mains et en pleu-

rant, accordez-moi cette grâce... Qu'est-ce que cela vous fait... Je sais bien ce que je souffre, moi. Il me semble que je souffrirais moins en voyant mon bon oncle... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ajouta André avec des cris perçants et en se tordant sur son lit. Quelles douleurs !... Au secours !... Ayez pitié de moi ! Mourir ! mourir peut-être sans avoir vu mon oncle, mon seul parent !

— Allons, mon ami, calmez-vous, — reprit le maître. — Prenez courage. Il n'y a d'ailleurs aucun inconvénient à avertir monsieur votre oncle de l'accident qui vient de vous arriver, on lui écrira... et il jugera par lui-même de votre état.

— Oh ! monsieur, je vous en supplie, écrivez-lui tout de suite !

— Je vous le promets.

— Oh ! bien vrai, monsieur ? Vous ne dites pas cela pour me calmer ?

— J'écrirai moi-même devant vous, et devant vous encore je donnerai ordre de porter la lettre... Je ne puis faire davantage, mais, pour l'amour de Dieu, ne vous tourmentez pas ainsi ; encore une fois, cette crise n'aura aucune suite sérieuse.

— Que je voie mon bon oncle, — reprit André en gémissant, — et je serai plus tranquille.

— Voici la lettre écrite, — répondit le

maître en se levant d'une table où il s'était assis. Je vais envoyer à l'instant chez M. votre oncle ; dans une heure vous le verrez, si on l'a trouvé chez lui ; ainsi prenez patience...

— Oh ! mon pauvre Fernand, — me dit Levasseur en tournant languissamment la tête de mon côté, — plains-moi... car il me semble que je n'aurai pas la force d'endurer tant de souffrances !

La cloche de l'étude ayant sonné, je fus obligé de quitter l'infirmerie sans avoir eu le temps d'aller m'informer des nouvelles d'Hyacinthe, malade depuis quelques jours.


XI

XI

Pendant la classe qui suivit l'entrée de Levasseur à l'infirmerie, je fus assailli de tristes pressentiments.

Délivré de la présence d'André, je sentais ce qu'il y avait de coupable et d'insensé dans mon amour pour la mère de mon meil-

leur ami ; ma passion n'en était pas moins vive, mais la réflexion me montrait le néant des absurdes espérances que Levasseur m'avait données.

J'éprouvais surtout un profond regret, presqu'un remords, de l'indiscrétion à laquelle je m'étais laissé entraîner en racontant à André toutes les particularités de ma visite chez madame Raymond, je ne voyais pas le moindre danger dans ces révélations, mais j'en rougissais comme d'un abus de confiance.

Je sortis de classe. Elle avait duré deux heures, Jean Raymond vint à moi ; sa présence m'embarrassa plus que de coutume, il semblait chagrin, préoccupé.

— Fernand, — me dit-il en me tendant la main, — il m'est impossible de m'habituer à cette pensée : que notre amitié est peut-être altérée parce que je suis obligé de manquer de confiance envers toi ; c'est après-demain, dimanche, mon jour de sortie... ; il se peut que lundi... tu n'aies plus de reproches à me faire...

— Que veux-tu dire, Jean ?

— Il est possible que je te confie lundi une partie de ce que jusqu'à présent j'ai dû te cacher... Je veux parler de diverses circonstances relatives à ma famille, à ma mère, aux principes qu'elle m'a donnés dans mon enfance. D'ici à lundi, mon bon Fernand , de-

mande-toi si tu auras assez de fermeté de caractère pour me garder un secret absolu sur des confidences qui n'intéressent pas que moi. Je connais ta légèreté d'esprit, ton étourderie, elles m'avaient jusqu'ici commandé la plus grande réserve envers toi. Mais, si après avoir mûrement réfléchi, tu me dis : Jean, je te jure au nom de notre amitié de garder ton secret... Fernand, je te croirai ! Ainsi, d'ici à lundi ne m'accuse pas, suspends ton jugement à mon égard, redeviens ce que tu étais pour moi ; et si tu savais combien la froideur qui règne entre nous depuis quelques jours m'est pénible ! Et pourtant, jamais je n'aurais eu plus besoin de ton amitié ! je ne sais pourquoi..., je me sens triste, abattu, comme si quelque malheur devait m'arriver...

Puis, passant la main sur son front, Jean reprit :

— Secouons ces mauvaises idées... Veux-tu venir voir ce pauvre Hyacinthe à l'infirmerie, je n'ai pu y aller hier ?

La proposition de Jean m'inquiétait, car je savais Levasseur à l'infirmerie, cependant je n'osai refuser.

L'infirmerie, divisée en deux salles communiquant l'une à l'autre, était précédée d'un parloir.

Au moment où nous y entrions, nous y trouvâmes Hyacinthe Durand pâle et défait.

Assis devant une table, il écrivait et semblait en proie à une vive émotion; en nous apercevant, il s'écria :

— Ah! mon Dieu... c'est le ciel qui vous envoie... Je t'écrivais, Jean !

— Tu m'écrivais... et pourquoi ?

— Le médecin a défendu de me laisser encore sortir... On ne m'a pas permis de descendre ; et d'ailleurs c'était l'heure de la classe... Alors, dès que la cloche de la récréation a sonné, je me suis mis à t'écrire pour te demander de venir tout de suite avec Fernand.

— Mais, — reprit Jean avec intérêt, —

qu'as-tu donc, mon pauvre Hyacinthe ? te voilà tout tremblant ?

— C'est vrai, et tout à l'heure je tremblais bien davantage encore. . Dieu veuille que je me sois alarmé à tort !

— Alarmé... dit Jean de plus en plus surpris. — Et de quoi t'étais-tu alarmé ?

— Du danger que court peut-être la famille d'un de nos camarades, — reprit Hyacinthe. — Puissé-je m'être trompé.

— Ce camarade ! — demanda Raymond, — qui est-il ?

— Je ne sais, — répondit Hyacinthe. — Son nom n'a pas été prononcé.

— Explique-nous ce mystère, — dit Jean pendant que, malgré moi, je me sentais saisi d'une vague appréhension.

— Vous savez, mes amis, poursuivit Hyacinthe, — vous savez que l'infirmerie est divisée en deux salles ?

— Oui,—dit Jean,— la grande et la petite. Ensuite ?

— Mon lit est dans la grande... où nous sommes plusieurs..., tandis qu'il n'y a, ou plutôt qu'il n'y avait personne dans la petite salle. Tantôt, avant la classe de trois heures, j'avais un violent mal de tête ; mes camarades d'infirmerie causaient bruyamment dans la grande salle ; j'ai été, pour trouver un peu

de silence et de tranquillité, me jeter tout habillé sur un des lits de l'autre pièce... Ce lit est placé en face de la porte..., et, pour le garantir des courants d'air, on l'a entouré d'un paravent ; j'avais choisi ce lit exprès, parce que le paravent me cachait le grand jour ; j'espérais ainsi mieux reposer.

— Très-bien, — dit Jean ; mais je ne vois pas jusqu'ici de quoi t'alarmer, mon pauvre Hyacinthe... Et toi, Fernand ?

— Ni moi non plus, — répondis-je.

Je ressentais néanmoins une inquiétude croissante, songeant qu'André Levasseur avait été transporté à l'infirmerie.

— Vous allez voir, — reprit Hyacinthe, — si ce n'est pas la Providence qui m'a placé là... dans le cas où mes craintes seraient fondées ; je m'endormis... Je ne sais au bout de combien de temps je fus réveillé par le bruit d'une porte que l'on ouvrait et par des voix qui parlaient ; j'entendis M. Bermont (c'était un de nos maîtres) dire à une autre personne :

« — On a transporté ici votre neveu, au lieu de le placer dans l'autre salle, afin qu'il soit seul et tranquille, ainsi qu'il l'a demandé. Je vous laisse avec lui ; j'espère que son indisposition subite n'aura pas de suites graves. Du reste, on est allé prévenir le médecin, qui ne tardera pas à venir. »

Et M. Bermont sortit ; je n'avais pas osé

remuer, de peur d'être aperçu et grondé par le maître, car il est défendu d'aller se coucher hors de son dortoir. Après le départ de M. Bermont, je n'osai bouger davantage, et, malgré moi, j'entendis la conversation de l'élève dont je parle et de son oncle.

— Et cet élève ! — dit Jean, — qui est-il ?

— Je ne sais, — répondit Hyacinthe. — Comme il parlait assez bas, je n'ai pu reconnaître sa voix. Lorsque M. Bermont a eu quitté le dortoir, l'oncle de cet élève lui dit alors :

« Maintenant, nous voilà seuls... Parle...
« Je me suis douté que tu avais quelque chose
« à m'apprendre, et que l'histoire de tes
« crampes d'estomac était une invention
« pour m'amener promptement ici. »

Jean Raymond me regarda et me dit :

— C'est singulier... Quel est donc l'élève qui fait ce mensonge d'une prétendue crampe d'estomac?

— Je... je... ne sais pas, — répondis-je en rougissant, sans que Jean fit attention à mon trouble. Hyacinthe continua :

— L'oncle de l'élève, après avoir ri avec lui de cette supercherie, reprit :

« — Le tour est bon, mais à la rigueur ne « pouvais-tu pas m'écrire ?

« — C'était trop important, — répondit « l'élève ; — les lettres s'égarent par fois, « mon écriture risquait d'être reconnue ; « aussi, j'ai préféré vous faire venir.

« — Au fait, tu as eu raison... C'est plus
« prudent, — reprit l'oncle, — je reconnais-
« là ton bon sens.

« — Avez-vous apporté de quoi écrire, —
« demanda l'élève, — car il ne faut rien ou-
« blier.

« — Je me doutais de la chose, et j'ai pris
« mon écritoire de poche et mon carnet, —
« reprit l'oncle en riant. — Ah ! fine mou-
« che !.. j'étais bien sûr que tu réussirais ici
« comme ailleurs... Si tu continues, tu iras
« loin... »

Jean reprit en nous regardant, Hyacinthe et moi :

— Qu'est-ce que cela peut signifier ? quel

est cet élève? quel est son oncle? où veulent-ils en venir? Je n'y comprends rien, et cependant cela m'inquiète.

— Laisse-moi achever, mon cher Jean, — reprit Hyacinthe; — je fais tout mon possible pour ne rien oublier, en allant ainsi par ordre de souvenirs, sans cela je risquerais de m'embrouiller.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Imp. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

